

L'ARCHE *Editeur*

Wolfgang HILDESHEIMER

Marie-Stuart, scène historique

Traduit par
Didier LONG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Marie Stuart

de Wolfgang Hildesheimer

Adaptation de Didier Long

PERSONNAGES

Marie Stuart

Et puis par ordre de rentrée en scène

Jack Bull, *le bourreau*

Petit Jean, *son apprenti*

Didier, *domestique*

Gervais, *domestique*

Raoul, *médecin*

Symmons, *apothicaire*

Anne, *suivante*

Jane, *suivante*

Andrew, *secrétaire*

Le Doyen, *représentant de l'Eglise anglicane*

Lord Kent, *envoyé de la Reine Elisabeth*

MARIE (voix d'enfant qui murit jusqu'à l'âge adulte):

J'étais Reine d'Ecosse et aussi Reine d'Angleterre. Mon père, le Roi James V d'Ecosse était le fils du Roi James IV d'Ecosse. Le Roi James IV d'Ecosse était le fils du Roi Henri VII d'Angleterre. Mon deuxième époux, Lord Henry Darnley appartenait à la famille des Lennox, sa mère à la famille des Douglas, elle était la fille du comte d'Angus et de Marguerite Tudor. Mon troisième époux, Lord Bothwell, était un roturier. Quant à ma cousine, la reine Elisabeth d'Angleterre elle est peut-être la fille d'Henry VIII et donc la petite fille d'Henry VII. Mais selon notre religion, l'unique religion à porter la vraie foi sur ce bas monde, le mariage du Roi Henry VII d'Angleterre avec la reine Anne, fille du comte Boleyn et de sa femme née Howard, n'était en aucun cas valable puisque le mariage du Roi Henry VIII et de sa précédente épouse Catherine d'Aragon n'a jamais été annulé. C'est pourquoi la Reine Elisabeth ne peut pas être la fille légitime du Roi Henry VIII et que Nous sommes, je suis, non seulement Reine d'Ecosse mais aussi l'héritière légitime du trône d'Angleterre.

N'oubliez jamais, jamais et rapportez-le aux quatre coins de la terre.

Des voix s'élèvent dans une litanie latine :

BOURREAU :

C'est quoi cette salle ? Fait sombre ici. Et froid. Ça ne me dit rien qui vaille, Ça sent l'installation de dernière minute. Et la merde. Ça pue ici. Et en plus faut faire vite, c'est ce qu'ils ont dit en haut lieu. Moi j'ai horreur qu'on me presse, mais bon ils ont sûrement de bonnes raisons. La lune est encore pleine ce matin, et l'aube sera bonne, mais froide. La lumière ne devrait pas tarder à monter.

Le bourreau scrute l'obscurité. A son apprenti Tire la charrette par là.

Attends. Il y a quelqu'un ici. Je n'ai pas deux bonnes oreilles pour rien. Mon maître me disait «Rappelle-toi qu'il y a toujours quelque chose qui pousse le condamné sur le lieu de son supplice comme l'assassin sur le lieu de son crime.» C'est infallible.

(Apercevant marie dans l'ombre)

La papiste libre, sans chaîne, sans geôlier. Ils peuvent la laisser courir, elle ne peut pas aller bien loin. Ce château est tout entier une prison.

VOIX :

Fiat voluntas tua sicut in coelibus et in terra...

MARIE :
In terra?

VOIX:
In terra.

MARIE :
In terra. In coelibus et in terra ?

BOURREAU :
Vous êtes en avance.

MARIE :
Et sur la terre ? Oui aussi sur la terre. Que ta volonté soit faite, oui ! Sur la terre comme au ciel.

BOURREAU :
Reste pas comme ça. Mets-toi au travail!

MARIE :
Mon Dieu, je ne te prierai pas pour quémander la vie qu'une autre me vole. Je ne jugerai pas. Je ne condamnerai personne. Le jugement vous appartient mon Dieu, le dernier comme le premier. Ici en bas, tu n'es pas chez toi, Marie. Ici tu as vu, on te débusque comme un rat, tu n'es plus chez toi.

BOURREAU :
Madame !

MARIE :
Prépare ton arrivée là-haut. Pense au salut de ton âme. Ne prends pas le risque de tout gâcher, prie !

BOURREAU :
Vous ne devriez pas être ici, c'est pas l'usage.

VOIX :
Maria Regina sancta...

MARIE :
..Oui !

VOIX :
et dimitte nobis debita nostra...

MARIE :
Debita nostra...

VOIX :
Et ne nos inducas in tentationem...

MARIE :
Tentationem! Tentationem, vraiment! Comme si j'avais jamais cédé à la tentation -
ici ou ailleurs... et ne nos inducas in tentatio...

BOURREAU :
Amen - Amen!

MARIE :
Encore, encore !

VOIX :
Domine sancte, Pater omnipotens, aeterne Deus, qui benedictionis tuam gratiam
aegris corporibus.

BOURREAU :
Geôlier !

MARIE : *(s'asseyant sur le billot)*
Corporibus ? Oui, oui. Il tient encore debout mon corps. A mon âme s'accroche
encore quelques lambeaux de chairs froides. Mais elle veut sortir mon âme, elle
grandit, elle est immense, elle veut s'échapper...

BOURREAU :
Madame, je vous prie de vous lever.

MARIE :
Prie, oui, encore! Toujours prier.

VOIX:
Tuam multiplici pietae custodis ad invocationem tui nominis benignus assite.

BOURREAU:

Il va falloir me laisser faire mon travail. C'est pour ça que l'on me paie.

Voix :

Ab aegritudine liberatam et sanitate donatam dextera tua erigas...

BOURREAU :

Si vous voulez rester assise, je vous fais apporter un tabouret, mais levez-vous de ce... siège ! Il ne doit recevoir que votre tête.

VOIX :

Atque Ecclesiae tuae sanctae, cum omni...

BOURREAU :

Je ne suis pas la mort, je suis Jack Bull, votre bourreau.

MARIE :

.... cum omni desiderata prosperitate...

BOURREAU :

prosperitate resistas. Per
Christum, Dominum nostrum,
in aeternitate. Amen.

MARIE et Voix :

.... resistas, Per Christum,
Dominum nostrum in
aeternitate, Amen!

MARIE :

Tu es catholique?

BOURREAU :

Ah! Non! Dieu m'en préserve, Madame!

MARIE :

Qu'est ce que tu fais là, à roder ? Rapace ! Comment oses-tu me faire face ? Tu es mon assassin!

BOURREAU :

Votre bourreau, je viens de vous le dire.

MARIE :

Mon assassin ! Tu te caches derrière ton titre parce que tu as honte. Assassin!

BOURREAU :

Ce n'est pas comme ça qu'on doit s'adresser à moi.

MARIE :

Assassin !

BOURREAU :

Je suis le premier bourreau de Londres. Même le grand roi Henry m'appelait maître.

MARIE :

Domine sancte...Domine sancte...

BOURREAU : (*prenant Marie par le bras*)

Cela suffit, allez prier ailleurs.

MARIE :

Aaah! Mes bras!

BOURREAU :

C'est fréquent la douleur. Un avant goût de la mort. Mais après, tout est fini pour de bon.

MARIE :

Comment connais-tu nos prières?

BOURREAU :

Mes victimes sont presque toutes catholiques, et elles prient sans arrêt. Elles prétendent mourir pour leur foi...toutes

MARIE :

Comme moi. Je meurs pour ma foi.

BOURREAU :

Ca ne peut pas être la seule raison, mais ça ne me regarde pas. Je suis bourreau, pas juge.

MARIE :

Oui, oui. Je meurs pour ma foi. Et dans l'espérance. Et sans peur. Dieu m'a portée sur le trône. En me contestant ce droit sacré, on conteste Dieu.

BOURREAU :
J'ai une tâche à accomplir.

MARIE :
Silence! Les voix. Les voix. Celles que j'appelle de mes vœux. Marie ! Marie !

BOURREAU :
Levez-vous !

MARIE :
Marie ! Maria ! La patience est liée au destin des martyrs, comme l'abnégation et la souffrance. Je le sais, je l'ai lu, c'est écrit dans... dans... Je ne me souviens plus.

BOURREAU : *A son apprenti*
Aide-moi à plier la bâche et ne te laisse pas distraire.

MARIE :
Aaah! Ces douleurs! Insupportables, et supportées depuis dix ans. Tout se disloque. Mais une force en moi retient encore entre eux les morceaux. Une force incommensurable... Autrefois j'étais tellement belle.

BOURREAU :
On le dit, Madame.

MARIE :
Une beauté sans égale. Aujourd'hui je ne peux plus supporter l'odeur de ma propre haleine. Oui, peut-être est-il temps ?....

BOURREAU : *(levant brusquement Marie)*
Venez ! Ici je suis le maître.

MARIE :
Lâche-moi ! Lâche-moi, espèce de... Aaah! Le maître dis-tu ? Tu es ici le maître? - Un jour prochain vous verrez tous qui est le maître véritable, ici et partout! Où sont-ils donc tous ? Gervais! Anne ! Jane! Venez! Immédiatement ! J'exige votre présence! C'est un ordre ! L'ordre de votre reine. Derrière quelle obscurité vous cachez vous ? C'est un dernier jeu ?

BOURREAU :

On ne sent même plus le bois tellement il y a de couches de velours. Une reine a peut-être droit à des égards, mais pour moi c'est moins stable.

MARIE :

Anne ! Jane! J'ai besoin de vous! Venez...

BOURREAU : (*à son apprenti*)

Avec ce moelleux, ça risque de rebondir. Pour le Comte Dorset, j'ai dû m'y reprendre à deux fois. Je ne veux plus de ça. (*Il enlève des couches de velours et du tranchant de la main jauge la dureté du billot*)

MARIE : (*désignant le hâche*)

C'est à cela qu'elle ressemble. Jamais je n'en avais vue une d'aussi près.

BOURREAU :

Plus on la voit de près, plus elle paraît grande. Vous ne devriez pas la regarder. Ça fait peur, c'est tout.

MARIE :

Montre-la-moi !

BOURREAU :

Non !

MARIE :

J'ai dit montre-la moi!

BOURREAU :

Non !

MARIE :

Donne-la-moi ou je la prends de force.

BOURREAU :

Madame !

MARIE :

Montre-moi la lame. La lame...

BOURREAU :
Aiguisée avec le plus grand soin. Irréprochable

MARIE :
Est-ce qu'elle est lourde? Laisse-moi la toucher, laisse-moi l'appivoiser.

BOURREAU :
Elle a déjà trouvé un acquéreur.

MARIE :
Qui ?

BOURREAU :
On m'en a offert beaucoup. De l'or! Beaucoup d'or.

MARIE :
De l'or pour ce pauvre alliage. C'est sordide.

BOURREAU :
C'est humain.

MARIE :
Qui ?

BOURREAU :
Après je n'aurai pas le droit de l'essuyer. Le sang doit rester. Intact.

MARIE :
Qui ? Leicester ? Ce lâche qui ne m'a pas sauvée. Non, il m'a aimée vivante, il me vénérera morte...Alors réponds ! Qui ? Ma cousine ?

BOURREAU :
Vous ne m'obligerez pas à le dire.

MARIE :
Elisabeth ! Reine fantoche ! Ton trône se solidifie à mesure que mon sang se glace. C'est toi Elisabeth ? Jamais je ne me suis tenue aussi près. Jamais je n'ai voulu regarder. Seulement quand on l'a exigé de moi. Je n'aime pas faire face au sang. Je n'aime pas affronter les larmes. Mon frère disait toujours : « Quand je donne l'ordre d'une exécution, je dois y assister, je ne dois pas me montrer faible ». Mais

en fait, c'est parce qu'il aimait ça, le sang, regarder... Toujours plus de condamnations à mort. Une seule fois j'ai voulu regarder. Pour ce jeune poète venu de France. Comment s'appelait-il déjà ? Je ne sais plus. En détention la mémoire s'acharne à faire cavalier seul, elle voyage, loin, dans des contrées inexplorées que le corps ne peut soupçonner. Ce jeune poète, il s'appelait ?... il se cachait recroquevillé sous mon lit. C'est Rino, un de mes chiens qui l'a flairé. Je me souviens du chien. Mais pas du poète. Il a vu quand je me suis déshabillée. Alors, il n'avait pas le droit de rester en vie n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

BOURREAU :

Je tranche des têtes Madame. Je ne tranche pas cette sorte de problème.

MARIE :

Non, il ne fallait pas qu'il reste en vie.

BOURREAU : (*A son apprenti*)

Décharge tout soigneusement. Et dans l'ordre.

MARIE :

... Comment s'appelait-il ? Il m'a écrit un poème sublime. Rien que pour moi ! Il me l'a encore lu avant de...Avant qu'on ne le tue...

BOURREAU : (*A son apprenti*) :

Aligne tout par terre. Comme je t'ai appris.

MARIE :

Un sonnet. Oui. Ça commençait par... par... J'ai tout oublié. Pas seulement les poèmes mais aussi les noms et les visages. Oui, tout oublié.

BOURREAU : (*A son apprenti*)

La cagoule, à côté des bottes.

(*A son apprenti qui déroule des chaînes*)

Non pas besoin de ça. Range-les.

MARIE :

Les lettres ! Je dois encore dicter des lettres! Au roi Philippe. Au Pape! Secrétaire!
Où sont-ils tous passés!? Ils dorment pendant ma dernière nuit!

BOURREAU :

Calmez-vous. Allez retrouver vos gens, ils vont vous habiller.

MARIE :

Comme une reine

BOURREAU :

Si vous voulez.

MARIE :

Je le veux. Mes derniers effets, mes derniers bijoux ! Il ne me reste rien. On a forcé mes tiroirs, on m'a tout volé. On m'a volé mon diadème serti des lys de France. On m'a tout pris ! Mon portrait par...par...Mon portrait qui l'avait exécuté ? Exécuté ?!!! Aujourd'hui c'est le tour du modèle. Oui, tout volé, ils m'ont dépouillée. Les domestiques, les ministres, les soi-disant juges, ils se sont tout partagés. Charognards ! Et mes chiens ! Et mes chevaux ! J'aimais les chevaux. J'adorais les chevaux. Aaah ! J'étais excellente cavalière, la meilleure de toutes, tout le monde le disait.

BOURREAU

Et quelqu'un a bien sûr écrit un poème là-dessus.

MARIE :

Ronsard a écrit un poème sur ce thème. Il commençait par... Il disait....J'ai été désarçonnée à trois reprises. La première fois, j'étais encore Reine de France, une enfant. La dernière fois au grand galop une branche m'a heurtée. J'ai fait abattre l'arbre. On l'a brûlé. Sauf la branche, je l'ai taillée moi-même pour m'en faire une cravache.

BOURREAU : *(A son apprenti)*

Tu vois ce manche, fait sur mesure pour l'arrondi de ma main.

MARIE :

Laisse-moi soulever ta hache bourreau, c'est un peu la mienne.

BOURREAU

Cela n'est pas permis Madame. Si on nous surprend, je peux perdre la tête avant d'avoir pu faire tomber la vôtre.

MARIE :

Maître Jack Bull, s'il vous plaît. Je vous en prie.

BOURREAU

Bien, approchez Madame. Doucement. Je suis en fin de carrière : Ma dernière exécution et mon premier manquement aux règles ! Ca pèse son poids. Vous ne parviendrez pas à la soulever.

MARIE :

Tranchante comme du diamant, fine comme un fil d'écosse.

BOURREAU

Vous n'aurez pas à vous en plaindre ce sera un coup de maître dont on se souviendra longtemps.

MARIE :

Je me souviens, le Cardinal de Lorraine, mon oncle exigeait des lames ébréchées pour les blasphémateurs et les grands pêcheurs. La lame se coinçait, le bourreau devait s'y reprendre à plusieurs fois, ça l'amusait follement.

BOURREAU :

Rendez-la-moi !

MARIE :

Nous les enfants nous trouvions ça cruel : « maintenant, les enfants, regardez bien ! Ne détournez pas les yeux ! Savourez le spectacle ! Applaudissez ! C'est le sort réservé à ceux qui enfreignent la volonté implacable de Dieu ! ».

BOURREAU (*A l'apprenti*)

La main glisse comme si elle était moite. Le manche est trop lustré, il faut que tu l'enveloppes. (*Il lui tend un morceau de tissu*)

MARIE :

Moi je n'ai jamais puni ceux qui ont enfreint la volonté de Dieu. J'ai toujours laissé à Dieu le soin de punir et Dieu a puni, comme il punira. Il punira pour me venger. Je meurs Reine légitime et si Dieu le veut, future Sainte !

BOURREAU

Je ne sais pas à quoi ressemble une Sainte. Je n'en ai jamais vue.

MARIE :

Laisse-moi maintenant. Je vais prier. Prier pour que Dieu veuille accorder sa lumière à mes adversaires par le Saint- Esprit. Qu'il m'accorde la grâce de mourir sans amertume, sans esprit de vengeance. Je veux avoir la grandeur de prier pour mes destructeurs.

BOURREAU

C'est certainement ce que vous avez de mieux à faire, prier. Vous agenouiller et prier. Pour tenir.

MARIE :

Silence!

BOURREAU

Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

MARIE :

Comment oses-tu ! Je suis encore Reine.

BOURREAU

Pas la mienne Madame. Je n'en reconnais qu'une, Elisabeth d'Angleterre.

MARIE :

Usurpatrice.

BOURREAU :

Madame !!!

MARIE :

Bâtarde.

BOURREAU :

Madame !!!

MARIE :

Je suis Reine. Tu dois te prosterner, ne pas t'adresser à moi, et obéir.

BOURREAU :

Devant le bourreau, tous les hommes sont égaux. Comme devant Dieu.

MARIE :

Tu blasphèmes ! Dieu reprend la vie qu'il a lui-même offerte. Pauvre bête sans conscience. J'offre à ton écoute mes derniers doutes, à travers moi le témoignage de tout un peuple fidèle à sa véritable souveraine et tu n'en es pas digne. Larve puante. Monstre rampant ! Tu es le bras armé du diable. Pourquoi me fixes-tu ainsi ?

BOURREAU :

Je mesure Madame, je prends des mesures, puisque vous êtes déjà là.

MARIE :

Ne me regarde pas. Extérieurement je ne suis plus rien, j'étais la plus belle de la cour de France, les autres femmes m'ont imitée, copiée, plagiée, enviée jusqu'à la haine. Elles ont fait courir sur moi des bruits, lancé des rumeurs. Elles m'ont inventé une vie que je ne menais pas. Un temps, j'ai tenté de me justifier. Mais à quoi bon ? Le mythe terrasse toujours la réalité. Je ne pouvais pas lutter. Tout ce qu'on a colporté sur moi m'a tué. On se retournait sur mon passage. Maintenant ceux qui se retournent sur moi...

BOURREAU :

Je regarde vos cheveux Madame.

MARIE :

Ne regarde pas mes cheveux bourreau. J'ai toujours eu de magnifiques cheveux. Pendant vingt ans, je ne les ai pas coupés. Ils me descendaient jusqu'à la taille. C'étaient les plus beaux.

BOURREAU :

De toute la cour. Oui, je sais. Aujourd'hui, j'ai bien peur qu'ils ne supportent pas le poids.

MARIE :

De quoi parles-tu ?

BOURREAU :

Le poids de votre tête Madame.

MARIE :

Le poids de ma tête ?! Cesse de nous parler par énigmes. Tu n'en as pas le droit. Nous exigeons de toi que des réponses ! Dans toute notre vie, nous n'avons jamais

conversé avec des inférieurs.

BOURREAU

Madame, l'inférieur que vous avez devant vous va devoir brandir votre tête bien au-dessus de la sienne, à bout de bras, par les cheveux et crier « longue vie à la Reine ! » Et « Ainsi périssent tous ses ennemis ». C'est comme ça qu'on fait dans notre corporation.

MARIE :

« Longue vie à la Reine »... C'est idiot.

BOURREAU :

Et vos cheveux n'auront pas la force de supporter le poids de votre tête.

MARIE :

Longue vie à la Reine ! Ainsi s'avance la mort. Elle s'octroie tous les droits jusqu'à oser toucher le visage d'une Reine de ses doigts gourds et rêches. Beaucoup ont prétendu que Nous avons été fière. Ils Nous disaient mystérieuse. Injuste. Capricieuse. Insaisissable. Orgueilleuse ?! Et alors. Comme s'il y avait eu plus illustre que Nous ici-bas ! Nous étions l'élue de Dieu. C'est à Nous qu'il a confié la mission de l'honorer, comme l'égale du Pape.

BOURREAU :

Ca change rien, les cheveux vont lâcher, la tête va tomber, je dois prévoir un drap par terre (*A son apprenti*). Approche ! Ca te fera de l'expérience. Tu vois, on pourrait penser qu'une Reine a la nuque d'un bloc. Puisqu'elle n'est jamais obligée de s'incliner pour saluer. C'est une bonne occasion pour vérifier. Avec votre permission Madame.

MARIE :

Accepter de subir, ce n'est déjà plus subir, n'est ce pas ?

BOURREAU : *L'apprenti pose ses doigts sur la nuque de Marie, le bourreau le guide comme un accordeur de piano.*

Tu sens ? Ici et là ! Bien tendre et souple. C'est pas courant. Entre les deux vertèbres, c'est là que ça doit se briser (*A Marie*) Vous avez les os frêles Madame.

MARIE :

N'est-ce pas ? Le jour de notre couronnement à la Cour de France, Nous avions à

peine seize ans, la couronne pesait trop lourd. On a dû Nous l'ôter. Et Monsieur de Saint Seure...

BOURREAU : *fait signe à son apprenti de retourner à la charrette.*
Ne jamais écouter les histoires de sa victime.

MARIE :
Monsieur de Saint Seure a dû se tenir bien droit derrière moi, la couronne à bout de bras au-dessus de ma tête. Pendant cinq heures. Je le sentais se raidir, et trembler. Jusqu'à ce qu'il s'écroule. On a dû organiser un relais pour tenir la couronne à hauteur réglementaire et éviter les crampes !

BOURREAU :
La Reine Anne avait les os plus raides que vous.

MARIE :
Qui ?

BOURREAU :
La Reine Anne, la mère de notre Reine.

MARIE :
Anne Boleyn ! Une parvenue. Son père, un paysan à peine deuxième comte de Wiltshire et Ormond. Sa mère née Howard, mais d'une branche accessoire, pas une Norfolk, non, tout juste apparentée par cousinage au Suffolk, très très éloignée des Lennox.

BOURREAU :
En tous cas elle s'est très très bien comportée. Elle n'a pas fait de vague, elle est restée calme, n'a pas prié non plus.

MARIE :
Pour la Boleyn, c'est toi qui a ?...

BOURREAU :
Moi, oui Madame. J'ai eu cet honneur immense d'exécuter la Reine Anne. Et je n'étais pourtant qu'un apprenti, comme celui-là, enfin meilleur c'est sûr. Un coup de hâche inimitable mon vieux maître ! Mais trop gentil, trop sensible ! Quand il a vu la Reine la tête sur le billot, il a flanché.

MARIE :

C'est comme ça que tu as eu le droit de lever la hâche pour la première fois. Tu lui dois tout, à l'impuissance de ton vieux maître, ton entrée dans la carrière, et la gloire. Ce jour-là, tu as porté un coup superbe, net, froid, tu as été complimenté par toute la cour, les uns après les autres t'ont fait croire que tu étais un dignitaire important, le meilleur d'entre eux, le Roi t'a lancé une pièce d'or et ton maître bouleversé t'as serré dans ses vieux bras reconnaissants. C'est émouvant.

BOURREAU :

Oui, j'ai débuté avec une Reine, je finis avec une Reine.

MARIE :

Bravo. Je n'en connais pas beaucoup qui peuvent en dire autant.

BOURREAU :

Ah ça non !

MARIE :

Tu vas peut-être faiblir avec moi toi aussi et c'est ton apprenti qui devra te remplacer. Le bourreau est mort. Vive le bourreau ! Ensuite ta Reine de pacotille lui jettera une pauvre pièce d'or qu'elle m'aura volée et toi tu l'étoufferas dans tes gros bras flasques. C'est à pleurer.

BOURREAU :

Je ne flancherai pas. Pas moi. Et pas devant vous.

MARIE :

Il a de belles grandes mains, il a de l'avenir.

BOURREAU :

Il ne prendra jamais ma suite. Il est muet. Il ne pourra jamais crier « Longue vie à la Reine ». Il n'a aucun avenir.

Le bourreau et son apprenti déballet le repas comme pour un pique-nique, installe des tabourets

MARIE :

Quand j'ai quitté la France, un navire de pêche a fait naufrage sous nos yeux, au bord des côtes, il était rempli de marins. Mes amis riaient, tous, ils prenaient des paris sur le nombre des pêcheurs qui remonteraient à la surface. Moi, j'ai refusé de

participer aux paris. Moi, ces hommes m'inspiraient de la pitié. Ils se sont tous noyés. Mon frère a empoché tous les paris. Il avait gagné, il était content. Des pièces d'or plein les basques. Des cris plein les flots. Qu'est-ce que je fais ici ? Où suis-je ?

GERVAIS :

Madame, enfin je vous trouve.

BOURREAU :

J'ai faim. On va casser la croûte (*A son apprenti*) Laisse tomber la charrette, tu la sortiras après. Le pain et la viande.

GERVAIS :

Comment deviner que vous seriez ici ? J'ai cru un moment que vous aviez tenté de fuir, ce qui aurait signé l'arrêt de mort de tous vos fidèles serviteurs. Et le mien par voie de conséquence. Mais pour vous Madame quelle importance j'ai pensé, dans une heure vous ne serez plus, alors...

MARIE :

N'aie aucune crainte pour ta vie de misère Gervais, je ne fuirai pas. C'est trop tard.

GERVAIS : *désignant la nourriture*

Je peux ?

BOURREAU :

Une bière ?

MARIE :

Personne ne vient à mon aide.

GERVAIS :

Je suis là Madame.

MARIE :

Mon Dieu, veille à ce que cette mort que j'accepte et que j'apprends à désirer, à aimer, que Nous, que j'appelle de mes vœux, tu le sais mon Dieu dont je... Tu le sais mon Dieu que dorénavant je dois aimer cette mort plus que ma vie. Fais en sorte que je l'affronte avec courage. Je tiens à agir de mon mieux, alors de ton côté, agis de ton mieux pour moi. Je ne suis que ton humble servante mais je t'en supplie fait en sorte que ma mort ne serve pas les intérêts mesquins de ceux qui

m'assassinent. Didier ! Gervais?

GERVAIS :
Madame.

MARIE :
Viens. Plus près. Tu as vieilli soudain ? Non ?

GERVAIS :
Je ne l'espère pas Madame.

MARIE :
Quand j'étais enfant, est ce que je ne m'asseyais pas sur tes genoux ?

GERVAIS :
Une fois de plus vous me confondez Madame. Vous faites allusion à Didier.

MARIE :
Tu es sûr ?

GERVAIS :
Certain Madame.

MARIE :
Je le sais, je le fais exprès. Je l'ai toujours fais exprès. Je peux te le confier maintenant. J'aime voir ton air contrit quand tu es agacé. Ta bouche se tord. Comme ça.

GERVAIS :
Votre imitation m'honore Madame.

MARIE :
Tiens ta bouche, là, encore ! Gervais tu es agacé ! Tu me laisses seule ? Il gèle ici. Tu ne le sens pas ? Tu me laisses seule. Il fait froid. Va faire du feu.

GERVAIS :
La cheminée est de l'autre côté de cette salle. D'ici vous ne sentiriez pas la chaleur du feu, Madame. Et puis, il est prévu de l'activer un peu plus tard, à l'arrivée des invités pour votre exécution.

MARIE :
Meurtre. Mon meurtre, avec préméditation.

BOURREAU :
Question de point de vue.

GEVAIS :
A cet instant, vous devriez être dans votre chambre afin qu'on puisse vous préparer Madame.

MARIE :
Je ne bougerai pas d'ici.

GERVAIS :
Permettez-moi d'insister Madame.

MARIE :
C'est notre volonté. La douleur est revenue. Fais-moi apporter la chaise !

GERVAIS :
Elle est derrière vous Madame. Vous voyez, je pense toujours à tout. Laissez-moi vous reconduire, il n'est pas concevable de vous voir dans un tel désordre. En chemise.

MARIE :
J'ai froid !

GERVAIS :
Raison de plus Madame.

MARIE :
J'exige une flambée. Et mon médecin. Tout de suite !

GERVAIS :
Suivez moi Madame.

MARIE :
Je reste ici. C'est ici que ma mort se prépare, c'est ici que j'entends me préparer. Je ne supporte plus ma chambre, sa puanteur avec cet amoncellement d'ordures déposées chaque jour devant ma fenêtre pour m'incommoder. C'est ici notre

dernier refuge sur cette terre. Et qu'importe qu'on me voie en chemise. Les anges sont en chemise pareille à celle-ci.

GERVAIS :

Le climat du paradis est sans doute plus clément. Songez Madame que plus de huit cents spectateurs sont attendus. Et eux, ils ne croient pas aux anges.

BOURREAU :

Huit cents ?

MARIE :

Tu as la liste des invités? J'aurais quand même apprécié être consultée.

BOURREAU : (*à son apprenti*)

Il y aura des connaisseurs. Fais-moi honneur, tu ne le regretteras pas.

GERVAIS : (*désignant la salle*)

Ils prendront tous place ici. Certains debout, les retardataires. Et ceux qui ne veulent pas en perdre une miette.

MARIE :

Quelques célébrités ? Des gens de Londres ? Des ambassadeurs ? Des ministres ? Sûrement personne de Rome, ma mort les affecte, eux.

GERVAIS :

Ils n'ont pourtant pas levé le petit doigt pour protester.

MARIE :

C'est faux.

GERVAIS :

C'est vrai.

MARIE :

Le Pape a jeté l'anathème sur la couronne d'Angleterre.

GERVAIS :

Afin de s'appuyer sur les Nations Chrétiennes et peser de tout son poids dans les négociations avec Elisabeth.

MARIE :

Elisabeth intercepte les lettres que sa Sainteté m'adresse, lui interdit les visites et elle renvoie ses messagers.

GERVAIS :

C'est la version officielle, Madame. Le Pape a plus besoin d'Elisabeth que de vous.

MARIE :

Que faite vous ?

BOURREAU :

Je mange, Madame. Je prends des forces et je bois.

MARIE :

Et l'ambassadeur de Venise ? J'aimerais qu'il soit là.

GERVAIS :

Je n'ai pas connaissance de la liste Madame. Sûrement quelques grands noms feront le déplacement. Malheureusement le théâtre de sa majesté donne une première ce soir.

MARIE :

Concurrence déloyale ! La liste ! Je veux rayer des noms. C'est mon droit.

GERVAIS :

Aujourd'hui c'est votre devoir de vous soumettre.

MARIE :

Ce n'est pas au moment de la mort que tout bascule. C'est avant, juste avant.

GERVAIS :

Ah ! Il y aura certainement beaucoup de seigneurs des environs, des notables, votre geôlier tient à leur réserver une place de choix dans l'espoir d'être invité en retour à leurs réceptions.

MARIE :

Je veux dicter des lettres ! Fais appeler Andrew. Je veux écrire, à mon oncle, au Pape, au monde entier ! Mes dernières volontés ! Appelle tout le monde.

GERVAIS :

Ah, il semble en revanche qu'il y ait eu quelques problèmes avec les Dames. Beaucoup insistaient pour venir. Même Lady Shrewsbury, qui a pourtant plaidé votre cause jusqu'à la semaine dernière, a réservé des places au premier rang avec ses filles. Mais notre geôlier a pensé que ... trop d'émotion, les pleurs, même fabriquées seraient...

MARIE :

Où sont les Demoiselles ? Elles dorment ? Comme si cette nuit était semblable aux autres ! (*Crie*) Il fait froid ! Du feu ! Ailleurs que dans mon ventre ! Faudra-t-il que nous attrapions la mort avant même que ce colosse ne me la donne ? Voulez-vous conduire votre Reine sans vie vers le billot ? C'est ça que vous voulez ? Bien sûr, oui ! Je le sais ! Vous voulez qu'on Nous ignore, vous voulez Nous réduire au silence ! C'est ça ?! C'est ça ?!

GERVAIS :

Madame, il serait opportun que vous vous maîtrisiez.

MARIE :

Vous voulez vous venger de ma splendeur en me l'ôtant, c'est bien ça ?

GERVAIS :

Madame vous n'êtes pas seule ici, un peu de contrôle ! Je vais vous escorter jusqu'à votre chambre. Vous en avez supporté la puanteur pendant des années, vous pourrez bien la supporter encore une petite heure. Vous avez raison, il fait froid ici et vous prenez le risque de poser votre tête sur le billot secouée par de vilaines quintes de toux. Puis-je insister sur le fait Madame, que vous vous agitez sans retenue, les cheveux lâchés, sans maquillage, les ongles sales, sans perruque et surtout sans pudeur. Que le bourreau vous observe du coin de l'œil ainsi que son superbe acolyte. Venez Madame...

MARIE :

Est-il vrai que lorsque j'étais encore Reine de France, j'adorais faire du cheval à bascule quand personne ne me regardait ? Oui c'est vrai. Et non ce n'est pas vrai. Je savais qu'on me regardait, on ne me quittait jamais des yeux. Chacun de mes faits et gestes épiés, rapportés, déformés. Je me suis parfois laissée aller à l'extravagance afin d'être à la hauteur de celle qu'on me prêtait. Pour ne pas décevoir...pour...pour être aimée.

GERVAIS :
Venez Madame...

MARIE :
Lorsque François est mort, son visage était tout bleu, sa peau était craquelée comme du vieux cuir et recouverte de boutons purulents, et il a fallu que je l'embrasse. « Allez, allez, embrasse-le » disait sa mère, « embrasse-le » disait Catherine, « embrasse-le sur la bouche, embrasse-le encore ! » Et elle riait, elle gloussait, elle grinçait comme une hyène. Je revois son visage : je ne sais pas ce que c'était, il y avait une chose immonde qui dégoulinait de ses oreilles, un flux jaunâtre. Mes oreilles, ma bouche, mes jambes, paralysées.

GERVAIS :
Pourquoi ne pas rester ici Madame, après tout... J'abandonne. Cet endroit en vaut bien un autre. Je vais chercher vos gens. Didier ! Tu restes auprès d'elle ? *(Il sort)*

DIDIER :
Comme durant toutes ces longues années.

BOURREAU :
Mais c'est pas vrai ! Elle tourne encore autour du billot !

MARIE :
Didier ! Oui Didier. C'étaient tes genoux, bien sûr ! Tes genoux sur lesquels je m'asseyais quand j'étais petite fille, Princesse de France. Je me souviens... Tes genoux pointus. Est-ce que tes genoux sont toujours pointus ?

DIDIER :
Majesté, je n'ai pas regardé mes genoux depuis longtemps, mais il n'y a aucune raison qu'ils se soient arrondis avec le temps.

MARIE :
Pointus ! Oui, ils étaient tout pointus. J'étais assise dessus. A cette époque, je n'avais aucune espèce de mauvaises idées en tête, mais j'ai compris plus tard que c'est toi qui en avais des idées... Tu me faisais promettre de n'en parler à personne. Si je l'avais dit, on t'aurait sans aucun doute coupé la tête.

DIDIER :
Oui, ma Reine, mais depuis votre enfance tant d'années de bons et loyaux services ont, je l'espère, effacé ma faute. Avez-vous à vous plaindre de moi Madame ?

MARIE :

Oui. Après tant d'années à Notre service, tu n'as toujours pas appris que l'on ne doit pas Nous poser de questions. Trop tard pour toi comme pour moi. Regarde mes mains, mes mains blanches. Dis-moi si ce sont les mains d'une criminelle. Que vois-tu dans ces mains qui puissent le faire croire ?

DIDIER :

Rien, ma Reine et pas seulement à cause du manque de lumière. Il est tôt, il fait encore presque nuit.

MARIE :

Oui, Et nous savons tous les deux ce que cela signifie.

DIDIER :

Oui. Me permettez-vous de vous conduire à votre chambre ? Pardonnez-moi Madame, c'était encore une question. Décidément, je suis incorrigible. Vous devriez vous reposer Ma Reine.

MARIE :

Oui, je le devrais. Je me reposerai...Plus tard. Dormir...pour se réveiller là-haut. Dans ma tombe, un corps en deux parties... je dois chasser cette image qui frappe mon esprit et me hante. Après tout, je n'en aurai plus besoin de ce corps, ce n'est pas très important qu'il soit mutilé.

DIDIER :

Ma Reine, votre tête sera recousue, il n'y paraîtra rien. C'est ainsi que l'on pratique quand la famille le réclame. L'a t-elle demandé Madame ? Oh encore une question, c'est le trouble. Pardonnez...

MARIE :

Mon fils le demandera. Mon peuple le demandera. Les Catholiques du monde le demanderont. La terre entière le demandera. Je vous le dis, des guerres éclateront pour ça ! Et ma tombe deviendra lieu de pèlerinage, et l'on me priera pour que j'intercède auprès du Tout Puissant.

DIDIER :

J'y veillerai ma Reine.

MARIE :

Elisabeth, crois-tu qu'en abreuvant la terre de mon sang, tu libèreras ta conscience de la pesanteur qui l'entrave ? Une fois que tu auras fait trancher cette tête sacrée, ne sois plus sûr de rien. Le monde n'acceptera pas qu'une femme se saisisse du glaive de l'injustice pour condamner une autre femme.

DIDIER :

Elisabeth, le monde jugera sévèrement votre faute !

MARIE :

Ils seront donc tous assis là, les nobles ? Tous complices du meurtre d'une innocente ! Je suis innocente !

DIDIER :

Oui, Ma reine.

MARIE :

Dieu le sait ! Il est mon juge ! Le seul juge ! J'ai toujours été miséricordieuse ! N'est-ce pas Didier ?

DIDIER :

Oui Madame, miséricordieuse.

MARIE :

Oui, quand je suis arrivée de France sur le navire, j'ai exigé qu'on ne fouette pas les rameurs. Tu te souviens Didier ? Pas un seul n'a été fouetté.

DIDIER :

Je me souviens. Pas un seul.

MARIE :

Tu te souviens Didier ?

BOURREAU : (*A son apprenti*)

T'as fini? Alors cire les bottes!

MARIE : (*à l'apprenti*)

Toi, comment t'appelles-tu ?

BOURREAU :
Il s'appelle Petit Jean.

MARIE :
Nous t'avons demandé comment tu t'appelles. Es-tu sourd ?

BOURREAU :
Muet Madame. Seulement muet. Je l'ai déjà dit, mais vous n'écoutez pas. Si vous aviez appris à écouter, vous ne seriez peut-être pas en face de moi aujourd'hui.

MARIE :
D'où viens-tu ? Comme tes mains sont grandes.

BOURREAU : (*A son apprenti*)
Reprends ton travail.

MARIE :
Il en aura des choses à raconter.

DIDIER :
Il est muet Madame.

MARIE :
Il racontera à sa manière, la plus juste, la plus fidèle peut être, le supplice d'une Reine.

BOURREAU :
J'avais un aide plus efficace. On me l'a égorgé dans une auberge. Un garçon consciencieux, son père était boucher. Le bétail ne lui suffisait plus, il voulait progresser.

MARIE :
Tous ces accessoires ! Et ces costumes ! Comme pour un bal masqué ! Enfile la cagoule, rien que pour moi.

DIDIER :
Ce n'est pas un jeu Madame.

MARIE :
Ou bien toi Didier. Oh oui. S'il te plaît. Tu ne seras plus reconnaissable, comme la

mort que personne n'a jamais vue.

BOURREAU :

Un peu de patience, on ne va pas tarder à se changer.

MARIE :

Venez, venez, jouons. Disons que tu es le bourreau. Nous y avons joué quand nous étions enfants. Moi je voulais toujours être le bourreau. Allez, montre-moi. Didier mets la cagoule. C'est un ordre ! Bourreau, indique-lui les gestes à accomplir et moi je m'agenouille et je prie.

DIDIER :

Relevez-vous Madame.

MARIE :

L'heure est venue. Abats ta hâche. Fais le geste. Lâche ton bras d'un coup sec et franc. Allez, plus haut le bras !

DIDIER :

C'est trop triste Madame.

MARIE :

Exécution !

GERVAIS : (*Entrant avec Raoul et Symmons*)

Madame, nous n'avons pas de temps à perdre, levez-vous. Une Reine, se comporter de la sorte ! *A Didier* Imbécile, on ne peut rien te confier.

BOURREAU : (*A Gervais*)

Elle a toujours été exaltée comme ça ?

GERVAIS :

Je ne sais pas. Je ne faisais que la servir, vous n'avez qu'à lui demander.

RAOUL :

Notre enfant à encore dégoté des partenaires de jeux ? Des partenaires qui vont très vite transformer ces jeux sanglants en triste réalité. Vous avez pensé à nous ? C'est un peu de nous qui doit disparaître aujourd'hui. Vous vous devez de nous faire honneur, à nous tous vos serviteurs. Bien. Comment vous sentez vous, Madame ? (*Silence*) Comme vous l'entendez. Prenez au moins place sur cette chaise. C'est

l'occasion de tenter à nouveau le lonium.

SYMMONS :

Il se mélange mal à l'arnica.

RAOUL :

C'est vrai. En revanche, nous n'avons pas à craindre d'effets secondaires cette fois.

SYMMONS :

Sauf si la cérémonie prend du retard.

RAOUL :

Pas de danger. Les Protestants sont ponctuels.

SYMMONS :

Très bien. Alors dix gouttes de lonium.

RAOUL :

Asseyez-vous Madame.

MARIE :

Des douleurs terribles dans tout le corps. Je ne peux plus bouger.

RAOUL :

Syndrome paralysant par poussée paroxystique lié à la peur, Madame.

MARIE :

Je n'ai pas peur !!! Je ne connais pas la peur.

DIDIER :

Ne leur répondez pas Madame. Calmez-vous, et respirez.

SYMMONS :

De la Belladone ?

RAOUL :

Bien sûr.

DIDIER:

Ne luttez pas contre vous même, Madame.

JANE : *(off)*

Didier ! Viens nous aider !

GERVAIS : *(A Didier)*

Tu as entendu ? Allez dépêche-toi.

BOURREAU : *(A son apprenti qui déplie les vêtements et nourrit le cuir.)*

Tu enveloppes la hâche, n'oublie pas ! Elle va glisser dans la main, je te l'ai déjà dit !

DIDIER:

Y'a un rat! Y'a un rat!

SYMMONS :

Comment se comporte le pouls ?

RAOUL :

Trop rapide.

SYMMONS :

La tension ?

RAOUL :

Elle s'emballe.

SYMMONS :

Digestion terminée ?

RAOUL :

Non.

SYMMONS :

Pas utile de toute façon. On va la bloquer au contraire.

RAOUL :

Avec de la Passiflore.

SYMMONS :

De la sauge, c'est préférable, il ne faudrait pas qu'elle s'endorme et je l'ai déjà concassée.

RAOUL :

Je veillerai à ce qu'elle soit bien éveillée sur le billot, n'aie aucune crainte.

GERVAIS:

T'es encore là?

SYMMONS :

Le flacon de cranium !

RAOUL :

Ca dilate les pupilles !

SYMMONS :

C'est un moindre mal.

RAOUL :

Ça dilate tout d'ailleurs.

SYMMONS :

Oui les vaisseaux se gonflent et le cœur augmente.

GERVAIS :

Ca donne du cœur ? On aurait dû lui en administrer depuis longtemps.

SYMMONS :

Et dire que nous venons seulement d'en découvrir les effets la semaine dernière sur un rat. Il paniquait et il s'est brusquement calmé. Mais le cœur a gonflé.

RAOUL :

On tente le cranium sans le diluer.

SYMMONS :

Dans la prochaine coupe. Celle-là est au point.

RAOUL :

Madame, votre médication ! Avalez par petites gorgées. Une gorgée, une inspiration, une gorgée, une inspiration. Vous n'allez pas tarder à vous sentir mieux.

MARIE :

Non ! Non ! Je ne boirai pas ! Toi d'abord, avale une gorgée ! Une inspiration et une deuxième gorgée ! J'ai dit toi d'abord !

RAOUL :

Madame, c'est pour le moins surprenant. Je n'ai rien fait pour mériter ça, moi votre médecin dévoué. Ni votre apothicaire ! Je suis à votre service depuis si longtemps. Nous n'avons pas l'intention de vous empoisonner, nous n'aurions pas patienté jusqu'aux derniers instants. Il s'est présenté dans le passé des occasions plus judicieuses croyez-moi, et des propositions assorties de coquettes récompenses.

MARIE :

Aaah ! Je le savais ! Combien ?

RAOUL :

Emanant de personnes dont vous pensiez chaque fois qu'elles vous étaient redevables.

MARIE :

Combien !!!

GERVAIS :

Madame cessez de vous perdre en futilité, au moins aujourd'hui.

MARIE :

Je te demande combien ! Et de qui !

RAOUL :

L'heure n'est plus à ce genre de questions. Arrêtez, ou nous vous abandonnons à vos douleurs et à vos ennemis pour votre dernière heure.

MARIE :

Et bien faites-le ! Fais-le donc ! Tu ne m'es plus d'aucune utilité ! Allez-vous-en ! Je vous renvoie ! Vous avez sûrement de nouveaux contrats en poche !

RAOUL :

Pas besoin de contrat, pour les hommes d'honneur, la parole suffit.

MARIE :

Quelqu'un t'a déjà donné sa parole, n'est-ce pas ?

RAOUL :

Plus d'un, Madame. J'ai l'embarras du choix pour l'avenir.

MARIE :

Et tu te feras Protestant, c'est la condition de ton engagement ?

RAOUL :

Si vous pensez à Elisabeth, vous vous trompez. Jamais je n'abjurerais ma foi. Tout comme vous. Je resterai Catholique et j'irai en France, c'est plus sûr. Mon affaire sera florissante. Je suis un bon médecin.

MARIE :

Grâce à mes souffrances.

RAOUL :

Aux vôtres oui pour l'instant. Que voulez-vous que j'y fasse, c'est l'apanage des médecins.

MARIE :

Bois dans la coupe ! Bois Raoul ! Je te l'ordonne !! Je te nomme goûteur de la Reine, bois, ou plutôt non. Donne-lui la coupe ! C'est lui qui a concocté le mélange, c'est lui qui doit boire. Vous vous êtes laissé acheter ! Je le sais ! Qui peut encore savoir dans cette prison qui sert les intérêts de qui !

RAOUL :

La faute à qui ? Qui a passé son temps de détention à tricoter de méchants stratagèmes ?

GERVAIS :

A nous monter les uns contre les autres ?

RAOUL :

Qui Madame ? Pendant vingt ans...

JANE: (*Voix en coulisse*)

Didier !

GERVAIS:

Didier!

MARIE :

Qui vous paie ? Qui payez-vous ? De l'argent circule ici sans arrêt, sans que je n'en sache rien ! Et de l'or ! Et des bijoux qui ne nous appartiennent pas, alors que les miens disparaissent comme par magie ! D'où sors-tu cette bague ?

RAOUL :

Je la porte depuis six ans. Elle me vient de ma défunte femme. Vous n'avez jamais su observer autre chose que vous -même.

MARIE :

Insolent ! Tu sais que tu n'as plus rien à craindre ! C'est facile de te montrer courageux ! Vous voulez m'engourdir devant la mort ! Pour qu'on dise : « La peur a rattrapé la Reine d'Ecosse ! Ce qui prouve bien le trouble de sa conscience, qu'elle est coupable ! Elle méritait son châtement ! » Voilà ce qu'il faut faire circuler dans tout le pays ! « Voyez la papiste qui a tenté de renverser la religion d'Angleterre ! La conspiratrice ! Elle est à la tête d'un parti d'idolâtres fanatiques qui veut envahir notre île ! Mais elle a peur !. Elle n'a agi que par ambition, pour renverser l'autorité de notre souveraine et réduire le peuple en esclavage ! C'est une gorgone dont la beauté légendaire n'a d'égale que son goût immodéré pour les frivolités de l'ivresse de la luxure et des complots ! Souvenez-vous, elle a commandité l'assassinat de son second mari, puis a fait disculper le meurtrier, en a fait son amant, avant de l'épouser ! » Ainsi tous mes assassins et tous ceux qui vont assister à la mort qui me fait entrer dans l'Histoire, se considèreront tous innocents, tout naturellement. Non...Non...

DIDIER :

Madame, je le sais, nous le savons tous, vous n'êtes pas coupable...

GERVAIS :

Tais-toi imbécile.

MARIE :

Si je le suis. Je le suis, d'avoir rêvé l'union de deux illustres Nations dans la paix. Je suis coupable de légèreté en ayant espéré la fin de leur haine fratricide. Comme mon ancêtre Richmond, je voulais réunir l'Angleterre et l'Ecosse, comme il l'a fait après la guerre des deux Roses ! Oui, je suis coupable de tout cela et sans doute de beaucoup d'autres choses. Oui sans doute... Toi, là, l'empoisonneur ! Bois ! Je veux qu'il avale ce qu'il a préparé pour moi.

SYMMONS :
Madame...

RAOUL : (*A Symmons*)
Bois ! Vide la coupe.

SYMMONS :
Si vous le désirez. (*Il boit*)

GERVAIS:
Jane! Anne!

MARIE :
Trahison ! Il l'a bue ! Pour pouvoir inventer une nouvelle composition. Un breuvage du diable avec cette fois du poison mélangé dedans ! Trahison ! Je suis abandonnée de tous, oubliée de tous. Je n'ai plus d'amis. Où sont-ils tous mes amis ?

RAOUL :
Vous n'avez jamais eu d'amis Madame. Vous avez eu l'impression d'en avoir, tout au plus. Vous avez cru qu'on prendrait vos ordres pour des prières et vous avez pris les révérences qu'on vous faisait pour de l'affection. Vous n'avez été l'amie de personne. Il est temps pour vous de méditer tout cela. Votre terme approche. La même chose, Symmons ! Et double dose cette fois. Une pour elle, une pour toi ! Et avec le cranium cette fois !

SYMMONS :
Notre Reine n'a jamais trempé ses lèvres dans la coupe de personne, même ses intimes. Je ne vois pas pourquoi elle le ferait avec moi.

GERVAIS :
Elle le fera, elle le fera, n'est-ce pas Madame.

SYMMONS :
Oui mais pour moi ce sera la deuxième coupe. je te rappelle que le surdosage inverse l'effet voulu et pousse au délire.

RAOUL :
Ca ne te fera pas de mal.

SYMMONS

Tout de même, je dois garder l'esprit. Il me reste des mélanges à faire...

BOURREAU : *(A son apprenti)*

Porte le linceul derrière, mais avant vérifie qu'il est bien propre.

SYMMONS :

Qu'est ce qu'on décide pour le mélange qui libère les angoisses.

RAOUL :

Je n'ai plus du tout envie de la choyer.

SYMMONS :

A titre d'expérimentation. Pour la science.

RAOUL :

Très juste.

BOURREAU:

Où est le sac pour la tête?

RAOUL :

Il est temps de penser à nos contrats à venir.

JANE :

Madame, nous vous prions de bien vouloir nous excuser. Nous vous avons cherchée partout et trouvée nulle part. Partout des couloirs sombres. Sans âme qui vive.

ANNE :

Et pas un bruit. Nous avons pensé que vous vous étiez isolée pour prier.

JANE :

Oui à l'écart.

MARIE :

Je ne me suis jamais cachée pour prier. Comme si vous ne le saviez pas.

ANNE :

Mais là, c'est votre ultime prière Madame.

MARIE :

J'ai toujours prié quand bon me semblait et devant tout le monde.

RAOUL :

Et ça Dieu ne pouvait pas l'ignorer. Comme s'il suffisait de se jeter à genoux pour s'acheter une sainteté.

GERVAIS :

Vous êtes injuste, parfois elle priait vraiment. Pour obtenir un nouvel amant.

DIDIER:

Tais-toi.

ANNE :

Pourquoi t'acharnes-tu désormais ?

MARIE :

Laissez-le dire. J'ai trop souvent prêté une oreille attentive à la flatterie, il est juste que j'entende aujourd'hui la voix du reproche. La vérité est probablement entre les deux. Avouez toutes les deux, vous avez dormi n'est-ce pas ?

ANNE :

Madame comment aurions-nous pu ?

MARIE :

Dormi comme des souches n'est-ce pas ?

GERVAIS:

Assez parlé! Dépêchez vous!

JANE :

Nous n'avons pas fermé l'œil Madame.

RAOUL :

Pour la bonne raison que vous n'étiez pas seules dans votre lit, n'est-ce pas ?

ANNE :

Allez idiot. Contente-toi de soulager Madame!

RAOUL :

Simulatrice.

GERVAIS :
Qu'est-ce que tu
fabriques Didier ?

MARIE :
Vous avez passé ma dernière nuit
à dormir pour rêver à votre
liberté.

DIDIER :
Des rats, des rats partout
Docteur.

ANNE :
Jane regarde derrière toi des rats, il a
raison. (*Jane crie*)

DIDIER :
Une armée de rats. Bientôt, ils nous déclareront la guerre. Il y en a un peu plus
chaque jour.

GERVAIS :
Ne vous inquiétez pas. C'est bientôt la fin de notre calvaire.

JANE :
Madame, savez-vous, j'ai dû chasser les rats jusque dans vos vêtements. Ils nous
envahissent de plus en plus.

ANNE :
Ils ont fait leurs nids jusque dans nos paillasses

DIDIER :
Demain, ils seront les maîtres ici.

SYMMONS :
Et nous tous, où serons-nous ?

MARIE :
Oui, Vous avez passé ma dernière nuit à dormir et à rêver de votre liberté. Mais ne
rêvez pas, vous ne serez pas bientôt libres. Non, Pas vous ! Vous êtes engluées ici-
bas comme des insectes. Moi à l'inverse, je m'élève déjà vers... Là-bas !

ANNE :
Madame, à quoi bon vous mentir ? Pas aujourd'hui. Je n'ai pas dormi. Toutes ces
dernières nuits je n'ai pas pu.

JANE :
Réveillées sans cesse. Des cauchemars.

ANNE :
Est-ce que nous n'avons pas été rien qu'à vous, jour et nuit, toujours fidèles.

JANE :
Fidèles jusqu'à la mort. Enfin, jusqu'à votre mort bien sûr. Pas jusqu'à la nôtre.

ANNE :
Bien sûr, nous, nous restons vivantes. Mais nous parlerons de vous, souvent. Madame, permettez-moi de vous demander maintenant de ne plus bouger la tête. Notre volonté est de vous faire belle. Plus que jamais.

JANE :
Pour la dernière fois.

MARIE :
Là, mon linceul. C'est lui !

ANNE :
Restez assise.

MARIE :
Approche Bourreau, je veux le toucher !

BOURREAU :
Il est en lin, finement tissé. Tout le monde n'a pas cette chance.

MARIE :
Blanc. Oui. Blanc, ma couleur depuis toujours. La Reine Blanche, ainsi m'appelaient-on, la Reine blanche. Je me suis mariée avec François en blanc et c'est en blanc que je l'ai enterré. J'ai épousé Henry en blanc, c'est en blanc que je l'ai enterré. J'irradiais. Peut-être était-ce le signe que j'étais appelée à devenir une Sainte ?

RAOUL :
Possible mais peu vraisemblable Madame. Respirez. Régulièrement.

MARIE :

Je me souviens... de quoi déjà ? Ah oui je me souviens, j'étais une petite enfant, j'ai fait peindre en blanc mes deux chiens préférés, Belinda et Bellaza. Ils n'ont pas supporté la peinture, ils sont morts et je les ai ensevelis dans le parc, Didier m'a aidée...

GERVAIS :

Didier! Toujours Didier!

MARIE :

J'étais en blanc, la neige a recouvert leur tombe.

BOURREAU :

Le linceul ne restera pas blanc longtemps. Quand il vous recouvrira...

MARIE :

Quand il me recouvrira. Ma tête !

ANNE :

Je vous en prie Madame, comment est-ce que je peux...

JANE :

Tenez-vous tranquille.

MARIE :

Ma tête ! Ma tête ! Ma tête !

GERVAIS :

Elle est encore sur vos épaules. Calmez-vous.

RAOUL :

Pas de paroles inutiles. Pas de gestes inutiles. Alors concentrez-vous et restez tranquille.

ANNE :

Efforcez-vous de penser à des choses agréables, à du blanc tenez, à l'illumination des églises ! Et respirez profondément.

MARIE :

Je veux encore dicter des lettres. Où est mon secrétaire ? Andrew !

BOURREAU:

Blanc comme neige! Porte le derrière.

MARIE :

Plus personne. Plus personne près de moi. Il y avait tant et tant de monde. Tant de courtisans, d'admirateurs fanatiques. Qui étaient-ils tous ceux qui m'aimaient ?
Vraiment.

GERVAIS

Vos fidèles vous entourent. Ce sont les seuls qui restent.

RAOUL :

Parce qu'ils y sont obligés.

ANNE :

Perfides ! Sans cœur ! Plus un mot maintenant Madame, je commence à vous maquiller.

JANE :

C'est ça, on se tait et on ne bouge plus.

RAOUL :

Bientôt prêt ? Le poulx s'emballe et la nuque est froide.

SYMMONS :

Le conium a du mal à se diluer, l'eau est trop froide.

MARIE :

Tu es jolie Anne, très jolie à ta manière. Je suis sûre que tu as devant toi un avenir radieux. Tu es jeune encore.

ANNE :

Oui, c'est vrai Madame, je suis encore jeune.

RAOUL :

Oh, oui. On le devine ici et là. J'ai bien envie de goûter à cette jeunesse !

ANNE :

Ne me touche pas ! J'ai l'embarras du choix et ce n'est pas toi que je choisis.

JANE :

Elle a l'embarras du choix, mais ne s'est pas embarrassée de scrupules pour laisser goûter tout un tas de monde. Réfléchis bien, il est potable le médecin.

ANNE :

Prends-le pour toi !

MARIE :

Je vais te garantir une dot. Je vais t'offrir une de mes dernières perles. Il te suffira de la vendre demain.

ANNE :

Mais non, Madame! Je la conserverai précieusement jusqu'à ma mort.

JANE :

C'est ça et tu lui déposeras un baiser tous les soirs avant de te coucher.

MARIE :

Toi Jane, tu es un peu plus vieille.

JANE :

Peut-être mais pas trop pour une perle. Et quand je quitterai ces quatre murs, je vais rajeunir, je le pressens. Une nouvelle adolescence !

DIDIER : (*Entrant*)

Madame, votre secrétaire renâcle. J'ai été dans l'obligation de le secouer.

ANNE :

Ferme ta gueule! Pardon Madame.

GERVAIS :

Incapable ! (*Il sort*)

DIDIER :

Il a ouvert un œil et l'a refermé tout de suite.

MARIE :

C'est moi ! C'est moi qui serai la première à quitter ces quatre murs. Et tous les murs de la Terre.

SYMMONS :
C'est prêt.

MARIE :
Vous pourrez rajeunir tous autant que vous êtes, moi je vais naître à nouveau.

RAOUL :
Imaginez que vous êtes déjà à table des saints et prenez votre soupe Madame. Vous allez boire avec l'apothicaire, chacun votre tour, une gorgée, une respiration, une gorgée.

MARIE :
Je vais toucher la robe blanche du Seigneur, lui aussi porte du blanc, du blanc à côté du blanc. Je prierai pour mes meurtriers. Si puissamment que je serai à mon tour une voix céleste. La voix du pardon ! Aaah !

JANE :
Je suis désolée Madame
mais vous n'arrêtez pas
de gesticuler dans tous les sens.

ANNE :
Permettez-moi ; Fermez la bouche
juste un moment. Je la dessine.

MARIE :
Les voix, les voix, pourquoi ne viennent-elles pas ?

RAOUL : (*A Anne*)
Ne te précipite pas pour la bouche. D'abord place à la médecine.

MARIE :
Les voix se manifesteront pour moi. Elles conversent toujours avec les Saintes.

MARIE :
Saint -Michel, protégez-moi.

RAOUL :
Bien ! Lui Madame, c'est votre apothicaire, ça c'est la coupe qu'il tient dans sa main

MARIE :
Sainte –Blandine, protégez-moi.

RAOUL :

Votre apothicaire va boire le premier pour que vous constatiez qu'il ne s'empoisonne pas. Et après c'est à vous.

MARIE :

Saint -Gabriel, protégez-moi.

SYMMONS :

Je suis prêt Madame.

MARIE :

Saint-Antoine, protégez-moi.

GERVAIS :

Là et là-bas, des rats, plein de rats partout, vieil incapable.

MARIE :

Sainte-Catherine, protégez-moi.

GERVAIS :

Chasse-les ! Que tu serves à quelque chose !

DIDIER :

A quoi bon ? Ca ne sert à rien et demain tout sera fini.

MARIE :

Saint-François, protégez-moi.

GERVAIS :

Dans une heure, je serai délivré de toi.

MARIE :

Saint Jean-Baptiste, protégez-moi.

DIDIER :

Joue au chasseur si ça t'amuse, moi je reste à ses côtés.

GERVAIS :

Madame, vous avez eu le nez fin en ne restant pas dans votre chambre.

MARIE :
Saint Luc, protégez-moi.

JANE :
Je n'ai pas l'habitude d'interrompre Madame quand elle s'exerce au calendrier, mais pourrais-je lui demander de se lever ?

GERVAIS :
Vous avez eu raison de vous installer ici, un prêtre a été pendu sous la fenêtre de votre chambre.

JANE :
Debout Madame !

MARIE :
Que dis-tu ?

GERVAIS :
Un prêtre Catholique.

MARIE :
Non ! Non ! Non !

ANNE :
Restez immobile, Madame. Nous devons finir de vous habiller. Votre beauté en dépend.

SYMMONS :
Madame, je vais boire la première gorgée !

GERVAIS :
Le prêtre se balance au gré du vent. Ses pieds tapent contre la fenêtre.

MARIE :
Criminels ! Barbares ! Démons ! Je voudrais vous arracher les membres un à un, sectionner chacun de vos doigts, les broyer et les jeter dans une fournaise. Oh ! Si j'étais Reine à cet instant je...je...

DIDIER :
Prions, Madame, prions.

ANNE : (*A Raoul qui n'a pas cessé de le poursuivre de ses avances.*)
Si je raconte tout à Andrew, il t'arrache ce qui te reste entre les jambes.

GERVAIS :
Encore faudrait-il qu'il le trouve !

MARIE :
Est-ce mon chapelain, le malheureux pendu ?

GERVAIS :
Comment ? Non ce n'est pas votre chapelain, mais j'ai croisé dans les couloirs un garde qui m'a rapporté qu'on lui avait dit qu'on allait servir la viande du pendu à votre chapelain justement.

RAOUL :
C'est vendredi, il ne mange pas de viande.

MARIE :
Prions pour lui.

DIDIER :
C'est cela, n'écoutez que votre âme.

JANE :
Il faut finir de l'habiller.

ANNE :
J'ai presque terminé.

GERVAIS :
Ah ! Votre secrétaire arrive Madame. Didier n'a pas réussi à le réveiller. Il n'arrive plus à rien. Mais j'ai réussi. J'ai secoué votre Andrew jusqu'à ce qu'il tombe de sa paillasse. Ce qu'il pu jurer le mécréant ! « Qu'est-ce qu'elle veut encore cette garce ! » Qu'il a dit.

ANNE :
C'est faux, ferme-la.

GERVAIS :
« Nous avons enterré dix-neuf ans de notre vie avec elle » C'est ce qu'il a ajouté.

Et... « Il est vraiment temps qu'on la... »

ANNE :

Ta gueule, je te dis !

GERVAIS :

Catin !

ANNE :

Lâche-moi ! Je dois finir de peindre les lèvres !

RAOUL :

Attendez avant de peindre les lèvres, elle n'a toujours pas bu.

SYMMONS :

Madame ! Madame ! C'est moi qui vais prendre la première gorgée. Regardez-moi pendant que je bois.

ANNE :

Madame souffre, je le vois bien. Vos membres se raidissent, je le sens. Il faut boire.

JANE :

J'espère qu'elle ne va pas crier. Elle n'arrête pas depuis quelque temps. Pas de cris Madame !

BOURREAU : *(A son apprenti)*

Frotte-moi le dos petit. Plus fort, fais circuler le sang.

SYMMONS :

C'est important de boire frais avant que l'arnica ne fasse un dépôt.

MARIE :

Domine Deus ...Agnus Dei, Filius Patri, Jesu Christe !!!

RAOUL :

Ecartez vous tous! Notre gracieuse souveraine doit pouvoir observer son goûteur.

SYMMONS:

Madame je bois.

BOURREAU : *(A son apprenti)*

Les épaules, oui plus fort.

MARIE :

Là ! Qu'est-ce que cela veut dire. Là, ces deux là, nus en ma présence !

GERVAIS :

Hélas pas tout à fait.

SYMMONS :

J'ai bu Madame !

MARIE :

Partout l'absence de respect. Gervais, éloigne-les.

ANNE :

Il s'en gardera bien.

JANE :

Il préférera se déshabiller à son tour. Notre Gervais n'a pas pareil spectacle tous les jours !

RAOUL :

Regardez son sourire béat.

SYMMONS :

Je vous en prie, buvez.

BOURREAU : *(Finissant ses exercices)*

Ca détend les massages. Ca vous ferait du bien à vous aussi Madame.

MARIE :

Vous ne pouvez pas m'épargner ça ? Dehors ! Sortez ! Dehors, j'ai dit !

BOURREAU :

Il fait trop froid dehors Madame.

ANNE :

Je ne peux pas vous laisser seule, Madame...

MARIE :

Dehors ! Tous !

DIDIER :

Dehors ! Vous entendez !

JANE :

Ne nous obligez pas à vous attacher à la chaise, Madame!

RAOUL:

Ne nous obligez pas à utiliser la force!

JANE:

Il faut qu'on la maintienne immobile. Gervais! Rends-toi utile, tiens-lui la tête!

ANNE :

Si c'est pour saccager tout ce qu'on vient de faire, c'est idiot!

JANE :

Faut savoir ce qu'on veut!

(Andrew est entré)

SYMMONS :

Prenez la coupe.

BOURREAU :

Vous n'avez jamais vu un homme à moitié nu ? Qu'est-ce que vous diriez si on l'était complètement.

GERVAIS :

Il ne fallait pas venir ici Madame. Jane! Anne! La perruque..

SYMMONS

La poudre se dépose, il faut qu'elle boive.

RAOUL :

Madame buvez, vous irez mieux.

SYMMONS :

Tout de suite, sinon on ne verra pas les effets.

JANE :

Ne bougez pas Madame.

ANDREW :

Je suis là Madame, Vous m'avez fait appeler. J'étais en train de prier.

GERVAIS:
De ronfler!

JANE :
C'est vrai qu'il est pas mal l'apprenti!

ANNE :
Tu prendrais même un croque-mort pour peu qu'il soit bien membré.

RAOUL :
Voulez-vous prendre votre médecine oui ou non !

MARIE :
Non !

SYMMONS :
C'est pour votre bien.

ANDREW :
Madame je suis là, vous vouliez dicter vos dernières lettres. Mais vous savez bien qu'elles ne seront pas transmises. Ca fait déjà plusieurs jours qu'on vous a coupé du monde. On ne transmet plus rien.

MARIE :
Je dois prendre mes dernières dispositions.

ANDREW :
Vous ne disposez plus que de ce qui est enfermé dans ce coffret.

MARIE :
Oui ! Le coffret. Sors mes bijoux. Je vais tout distribuer. Aux plus aimants, aux plus fidèles. Donne-moi la bague avec le diamant.

ANDREW :
Madame...

MARIE :
Ne traîne pas !

ANDREW :

Le coffret ne contient plus grand chose...

GERVAIS :

Tu l'as déjà pillé, c'est ça, hein ?

ANDREW :

Avec ce que vous avez largement distribué pour commanditer l'assassinat de la Reine Elisabeth... Elle n'est pas morte, le plan a échoué mais adieu les bijoux.

MARIE :

Mensonges, mensonges, mensonges.

SYMMONS :

Le Conium s'est déposé, il faut que je mélange à nouveau.

RAOUL :

Le pouls est irrégulier. Et le souffle court.

GERVAIS :

Qu'est-ce que vous manigancez tous les deux?

ANDREW :

Rien qui te regarde.

GERVAIS :

Je te préviens, je t'ai à l'œil.

ANNE :

Pas autant que l'apprenti.

SYMMONS :

Je rajoute du millepertuis.

RAOUL :

Oui.

ANDREW :

Si vous avez l'intention de dicter des lettres, c'est maintenant ou jamais Madame.

MARIE :

Maintenant ou jamais... Le temps court sans moi. Il me chasse. Chasse à cour.

ANNE : (*A Jane*)

Il faut finir de l'habiller.

MARIE :

Des journées entières à la chasse et des nuits aussi. Les faucons encapuchonnés dormaient, moi jamais.

JANE :

Voilà, c'est pas mal. Mais le nez est trop poudré, trop blanc.

RAOUL :

Au contraire elle risque de transpirer, forcez sur la poudre.

MARIE :

Des nuits entières à la chasse jusqu'à l'aube. Ce matin, c'est moi le gibier.

BOURREAU:

Est- ce que cette chose tient bien?

RAOUL:

Je suis médecin, pas perruquier.

BOURREAU:

Jamais la perruque ne tiendra!

JANE:

Et alors? Je ne peux tout de même pas la fixer avec des clous!

ANDREW :

Est-ce que nous écrivons ?

ANNE : (*A Jane*)

Donne-moi le pinceau.

MARIE :

Ce matin c'est la curée. L'impitoyable curée.

JANE :
Le nez, fait le rouge.

ANNE :
Non !

MARIE :
Ce matin, la mise à mort.

JANE :
Mais si, qu'est-ce que ça peut faire ?!

ANNE :
Tu veux que ça me retombe dessus ?!

GERVAIS : (*A Andrew*)
Je te préviens, je sais ce que contient ce coffret. S'il manque la moindre chose...

ANDREW :
Et bien ?!

RAOUL :
Vous avez terminé les filles ?

ANNE :
Presque, tournez la tête Madame.

JANE :
Non ! De l'autre côté.

ANDREW :
A qui voulez-vous écrire Madame ? A votre cousine adorée ? Vous ne lui avez rien adressé depuis deux jours.

GERVAIS :
La Reine ne lira pas.

ANDREW :
Je sais. Au Pape ? A vos oncles ?

SYMMONS :

Il est l'heure de vider la coupe avec moi. Vous vous sentirez mieux. Plus sereine.

ANNE :

Quelques minutes encore, attendez que le masque soit définitivement posé.

RAOUL :

En combien de temps la potion doit-elle agir ?

SYMMONS :

Il aurait fallu faire un essai avant.

ANNE :

La tête un tout petit peu en arrière, Madame.

JANE :

Et bien droite, sans bouger.

BOURREAU : (*A son apprenti*)

Tu as sorti le sac pour la tête ?

RAOUL :

Nous voulons rendre Madame radieuse comme elle l'a jamais été. Exemplaire, comprends-tu ? Pour que nous en soyons fiers. Fiers d'avoir voué notre vie à votre service.

BOURREAU : (*A son apprenti*)

Le sac, là ! Bien, porte le derrière à côté du drap.

GERVAIS : (*A l'apprenti*)

Comment t'appelles-tu ?

BOURREAU :

Muet.

GERVAIS :

Muet ? Ça a de bons côtés, c'est même parfois utile.

(*Marie fait briller une bague dans la lumière*)

Madame, est ce que nous distribuons tout de suite le contenu du coffret ? Le coffret

Madame !

ANDREW :

Gervais a raison. Le temps passe vite, il serait opportun que vous songiez à partager ce qui vous reste de trésors avant que les mains de votre cousine ne s'en emparent.

GERVAIS :

Songez aux doigts crochus de la Reine d'Angleterre, votre ennemie.

JANE :

C'est vrai que ce ne serait pas moral.

RAOUL :

Et inutile, elle n'en a pas besoin.

(Marie donne la bague à Anne)

ANNE :

Merci madame.

MARIE :

Écris Andrew.

GERVAIS :

Et pour votre serviteur?

MARIE :

Pour toi un nœud coulant pour que tu puisses te pendre ! Écris Andrew. Au Roi de France : « Monsieur... »

RAOUL :

Pas de Roi de France qui tienne. D'abord la médication ! Il faut être raisonnable sinon on se tordra de douleurs.

MARIE :

Tu n'entends pas que Nous dictons ? « Monsieur, mon beau-père. Puisque avec l'assentiment de Dieu et comme je le pense.... »

RAOUL :

D'abord la médication.

GERVAIS :

Et puis « l'assentiment de Dieu » n'est pas bon, trop ampoulé.

ANDREW :
C'est son style.

JANE : (*A Gervais*)
Trop ampoulé. C'est toi qui dis ça ?

RAOUL :
Obéissez, buvez.

MARIE :
« Pour mes péchés, je suis venue sans arme cherchant secours et espérant protection et je me suis jetée fraternellement dans les bras d'Elisabeth, ma cousine, cette Reine qui m'a faite arrêter avec brutalité et enchaîner, voilà vingt années. Il me semble parfois que l'Angleterre tout entière monte la garde devant ma prison. Je suis faible, elle est forte. Je dois me résoudre. Mais qu'elle n'habille pas cette tragédie sanglante des attributs du sacré. C'est un crime, vil et sans grandeur. Quant à moi, sans trône, sans patrie, rejetée par mon propre pays, moquée jusque dans ma cellule par mes domestiques ». (*Elle souffre*) Aaah !

RAOUL :
Enfin ! Dieu vous rappelle qu'il faut boire.

MARIE :
Devrais-je boire dans la même coupe que ce valet. Même pour un prince, je ne l'ai jamais fait.

SYMMONS :
Je vous l'avais bien dit...

RAOUL :
Connaissez-vous un autre moyen de vous prouver que nous ne vous empoisonnons pas ?

DIDIER :
Depuis quand pose-t-on une question à une Reine ?!

MARIE :
Tu as raison Didier, tout se perd. Toi comment t'appelles-tu ?

SYMMONS :
Symmons Madame.

GERVAIS :
En vérité, c'est Simon. Un juif.

MARIE :
Simon, pourquoi ne pas garder ton nom? Depuis combien de temps es-tu à mon service ?

SYMMONS :
Dix ans Madame.

MARIE :
Il ne me semble pas t'avoir déjà vu.

SYMMONS :
Cela s'explique peut-être par la discrétion de ma profession.

GERVAIS :
Ou à votre mauvaise vue, Madame.

SYMMONS :
A votre santé Madame.

MARIE :
Tu as raison. A ma santé ! A mon avenir ! À l'éternité céleste ! C'est bien la première fois que je bois dans la coupe d'un autre.

GERVAIS :
Et la dernière.

DIDIER :
Salaud !

SYMMONS :
A votre vie éternelle Madame.

RAOUL : (*A Symmons*)
Tu crois à ces absurdités, toi ?

GERVAIS :

Remarquez qu'il ne trinque pas à sa vie éternelle.

RAOUL :

Tu ne crois en rien.

SYMMONS :

Si, mais à autre chose de tout aussi sacré.

MARIE :

Je bois à la santé de mes ennemis ici-bas. Et à mes futurs amis là-haut. Sois fier de ce que tu es Simon.

SYMMONS :

Merci Madame.

JANE :

Mais alors il ne prie pas les Saints.

ANDREW :

Il n'a pas de vrai Dieu et il honore ceux qui ont crucifié le Christ.

SYMMONS :

J'ai un autre Dieu.

ANDREW :

Cet homme blasphème.

SYMMONS :

A vous Madame.

ANNE :

Hérétique.

JANE :

Sale mécréant.

MARIE :

A vous Simon.

ANDREW :

Lâche. C'est pour ça qu'il a changé son nom.

MARIE :

Ah ! Je sens que ça me réchauffe. C'est bien.

SYMMONS :

Pas trop, pas trop Madame. Il y a double dose n'oubliez pas !

DIDIER :

Madame, vos chiens ont été brossés soigneusement, leurs poils brillent comme jamais.

RAOUL et SYMMONS :

Madame, doucement, Madame.

MARIE :

Didier! Genoux pointus ! Toujours aussi pointus ! Gervais !

RAOUL : (*A Symmons*)

Le conium maculatum est trop dosé. Vite, une dose de valériane avant qu'elle ne se contrôle plus !

SYMMONS :

Je ne me sens pas bien.

MARIE :

Et tes genoux Gervais ? Aussi pointus ? Didier, veux-tu bien montrer tes genoux tout pointus.

DIDIER :

Je ne sais pas Madame, s'ils sont toujours aussi pointus, je les observe rarement.

MARIE :

Montre tes genoux !

DIDIER :

Si vous le désirez madame.

SYMMONS :

Ma tête! Je ne me sens pas bien !

MARIE :

Où en suis-je ?

ANDREW :

Vous vouliez prendre vos dernières dispositions Madame.

GERVAIS :

Et distribuer le contenu de votre coffret.

MARIE :

Qu'est-ce que j'avais l'intention de faire ? Raoul, encore une coupe ! Oh, j'ai la sensation de trembler. Il ne faut surtout pas que je tremble. Tous vont être à l'affût de la moindre défaillance. Le Roi Philippe, le Pape Sixte.

GERVAIS :

Sixte est mort d'une attaque. Nous en sommes à Grégoire.

MARIE :

Et le Roi de France, il ne doit pas me voir trembler !

RAOUL :

Non, vous ne tremblez pas Madame. Symmons vite.

SYMMONS :

Voilà. Buvez Madame.

RAOUL :

Vous allez vite retrouver le calme.

MARIE :

Oui, ça fait du bien, c'est doux. Oui, ça fait du bien. Les douleurs. Elles s'effacent. Elles reviennent, elles repartent. Comme les vagues. Oui ce sont des vagues, des vagues qui vont et viennent.

SYMMONS :

Encore de la Belladone ?

MARIE :
Des vagues...

RAOUL :
A ton avis ?

SYMMONS :
Plutôt du cranium tout de suite.

MARIE :
Elles s'en vont les vagues, elles poussent ma mort vers le large.

JANE : (*A Anne*)
L'ourlet, tu as vu ?

MARIE :
Je ne vais pas la sentir la mort, mais il ne faut pas pour autant qu'elle m'échappe.

ANNE :
Recouds l'ourlet. C'est ton travail. Le mien s'arrête à la taille.

RAOUL :
Rajoute de la Belladone.

SYMMONS :
Si elle ne veut pas boire ?

MARIE :
Non, il ne faut pas que la mort m'échappe et que je me présente devant Dieu sans qu'il soit prévenu. Ah non, non !

RAOUL :
Si elle ne veut pas, on la forcera, à moins que tu ne recommences à boire avec elle.

SYMMONS :
Je n'y tiens pas. Tous ces mélanges peuvent tuer.

RAOUL :
Sérieusement ? Tu veux dire qu'il y a un risque ?

MARIE :

Les voix ? Ce sont elles que j'entends. Hé oh ! Ce sont vous les voix ? Hé oh !

SYMMONS :

Plus la cérémonie tarde, plus la probabilité de n'avoir plus à l'exécuter augmente.

MARIE :

Le glas ! J'entends le glas. Alors, c'est bientôt ? Le Pape, Andrew, j'écris au Pape. Où j'en suis ? La lettre à qui l'ai-je adressée ?

ANDREW :

A la Reine d'Angleterre.

MARIE :

C'est bien Andrew. Tu auras la primeur d'une perle énorme, et tu peux la choisir. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu n'as pas dit « Sa majesté, La Reine d'Angleterre ». C'est très bien. Elle ne le mérite pas. Je me sens très bien Raoul ! Je vais te récompenser de m'avoir si bien servie. Et toi aussi apothicaire. Comment t'appelles-tu ?

SYMMONS :

Je m'appelle Simon Madame.

MARIE :

Depuis combien de temps es tu à mon service ?

RAOUL :

Mais Madame...

SYMMONS :

Dix ans Madame.

MARIE :

Je ne me souviens pas de t'avoir déjà vu.

GERVAIS :

Et c'est reparti...

SYMMONS :

Cela tient à la discrétion de mon caractère et au secret de ma profession.

ANDREW :

Vous oubliez la lettre pour votre cousin Madame, cette Elisabeth.

MARIE :

Comment oses-tu parler d'une reine de cette manière toi ! Je te somme de dire « la grande Reine Elisabeth »

GERVAIS :

Raté !

RAOUL :

A trop faire le malin.

SYMMONS :

Ma tête ! Ma tête !

MARIE :

Le coffret Andrew. A mes pieds !

RAOUL :

Madame, puis-je me permettre...de vous rappeler que vous m'avez ...quant au contenu du petit coffret que voici.

MARIE :

Non, vous ne pouvez pas. Chaque chose en son temps. La Reine fera face à la mort quand elle sera prête, et non quand vous autres l'aurez décidé. Où j'en étais-je? Allez, je dicte

ANDREW :

« A la merci de laquelle j'ai pendant vingt ans »... ou quelque chose de semblable.

MARIE :

Avant ! « Jetée dans les bras de cette Reine, ma cousine, à la merci de laquelle j'ai passé vingt ans... »

RAOUL :

Elle reprend ses esprits.

SYMMONS :

Pas sûr, l'effet est trop rapide.

MARIE :
Didier ! Didier !

DIDIER : *(Qui a fait plusieurs allers-retours, apportant chaque fois un chien de sorte qu'un demi-cercle de chiens entoure Marie.)*
Oui Madame ?

MARIE :
Où est mon luth ?

DIDIER :
Dans votre chambre Madame.

MARIE :
Va me le chercher.

RAOUL : *(A Symmons)*
Tu as raison, j'ai parlé trop vite.

MARIE :
Vite Didier. Mon luth ! Je veux chanter.

RAOUL :
Madame, je crains que ce ne soit plus le moment.

MARIE :
Raoul, ta potion est merveilleuse ! Apothicaire, tu es un génie ! Symmons, tu vois que je m'en souviens. Tu es à mon service depuis dix ans. Je t'ai tout de suite remarqué. Je t'observais de loin, toi si discret, si délicat. La bague en diamant. Je l'ai reçue du Roi de France. Elle est inestimable.

JANE :
Votre robe Madame, pour le reste réfléchissez, rien ne presse.

ANDREW : *(A Symmons)*
Bravo, beau mélange apothicaire. Tu sais servir tes intérêts.

ANNE :
Madame, ne vous séparez pas de votre plus beau bijou, pas maintenant.

JANE :
Il vous va si bien.

MARIE :
Elle te portera chance.

SYMMONS :
Je ne sais comment vous remercier Madame. Mais rappelez-vous que mon vrai nom est Simon, je ne peux pas prier pour vous.

JANE :
Païen !

GERVAIS :
C'est un hérétique sans scrupule, Madame ! Son Dieu se moque du nôtre, il pactise avec le diable.

ANNE :
Oui, il vient des enfers et retournera aux enfers.

RAOUL : (*A Symmons*)
Rends la bague ! Tu prends un risque à la garder.

GERVAIS :
Rends-la ! Tu entends ! Ou tu le regretteras, il a raison.

ANDREW :
Madame, il murmure des incantations pour le fourchu, je l'ai entendu le soir.

(*Gervais au pied de Marie prie en latin.*)

JANE : (*renversant le coffret*)
Où sont les boucles d'oreilles ? Je ne les vois plus ! Tu les as volées !

ANNE :
Calme-toi ! Tu ne sais pas ce que tu dis espèce de folle !

JANE :
Tu es sa putain, Tu es sa complice !

ANNE :
Ferme-la ! Tu n'as jamais aimé Madame.

MARIE :
Arrête de prier, je sais que tu te préoccupes plus des biens matériels que du salut de ton âme !

GERVAIS :
Non, Madame. Le Christ...

MARIE :
Tais-toi. Vous êtes tous des mécréants !

RAOUL :
Bien sûr, sauf notre illustre souveraine ! Sainte femme, qui a renoncé aux éclats de ce monde pour se faire une place au ciel ! Il n'y a pas si longtemps vous revendiquiez trois royaumes et ses richesses !

MARIE :
Ce bracelet appartenait à mon second époux. Je le portais pour son enterrement.

GERVAIS :
Après l'avoir assassiné.

DIDIER :
Elle ne l'a pas assassiné. Ce sont des calomnies. Elle ne l'a pas assassiné. Pas celle-là !

GERVAIS :
Est-ce que tu as toujours des genoux pointus ? Hein ? Fais nous voir tes genoux. Relève ta culotte.

DIDIER :
Votre luth Madame. Vous vouliez chanter Madame.

RAOUL :
Tais-toi idiot !

MARIE :

« Le temps, le temps est venu de renoncer aux richesses. Le temps, le temps s'est tu. Et rien, plus rien ne presse. »

GERVAIS : (*A Andrew*)

Remets le crucifix à sa place ! Je sais que tu l'as.

ANDREW :

Je ne l'ai pas!

GERVAIS : (*A Andrew*)

Je veux prier, donne-moi le crucifix !

GERVAIS : (*Tirant un couteau de sa poche. A Andrew.*)

J'aurai ta peau !

ANDREW :

Range ça, tu vas te faire mal !

MARIE :

Oui, mes amours, je viens. Vous voulez une dernière caresse de votre maîtresse, lui lécher le visage à grand coup de langue tant qu'elle a encore sa tête. Ce sont eux mes vrais amis, mes compagnons de chasse. Mes fidèles, Belinda, Rollo, Auguste, Veloce, mes chéris, comme de leur vivant, près de moi. Et toi Prunella toujours la truffe froide ? Toi aussi Metsu ! Viens !

JANE : (*A Marie*)

Revenez Madame.

ANNE :

Revenez, revenez parmi nous !

MARIE :

Celui-ci c'est Petrus.

DIDIER :

C'est Barbaro, Madame. Petrus est là-bas.

MARIE :

Petrus, on l'a ramené de Flandres, n'est-ce pas Didier ?

DIDIER :
Oui Madame.

MARIE :
Véloce.

DIDIER :
Non, Madame, c'est Chibio. Veloce a été abattu après avoir mordu un pauvre homme.

MARIE :
A qui vais-je laisser mes chiens ? « Barbaro ira au comte de Mar, le...

ANDREW :
Vous l'avez exécuté Madame.

GERVAIS :
Et il était innocent.

MARIE :
J'ai dit au Comte de Mar, il aime les chiens. Et Véloce sera pour Monsieur de Condé.

GERVAIS :
Qui a été pendu la semaine dernière Madame.

MARIE :
Je veux mes miroirs, me souvenir de moi encore une fois. Après je ne me verrai plus. Je reconnais mes erreurs avec franchise, oui j'ai toujours méprisé les apparences. Mais tout ce qui intéresse le genre humain n'est qu'apparence. Je hais l'arrogance, et j'ai lutté contre l'arrogance avec arrogance. J'ai aimé sans réserve, sans calculs, sans malice. En faisant don de moi-même, je me suis fragilisée en conscience, et c'est en conscience qu'on a abusé de ma sincérité. Je crois que je mérite mieux que ma réputation. Voilà, je me suis regardée pour la dernière fois. Je me demande si on se souvient de son visage une fois là-bas. Je pense qu'on n'en a plus le désir.

JANE : (*A Anne*)
Si le coffret est vide, il faudra que je me contente des breloques qu'elle porte sur elle.

ANNE :

Je ne te laisserai pas faire.

JANE :

Je t'arracherai les yeux et j'arracherai les bijoux.

RAOUL :

Remettez vos querelles à plus tard. (*A Symmons*) Tu as fini ton travail, tu peux partir,.. A moins que tu ne veuilles rester jusqu'au bout.

SYMMONS : (*jouant du luth*)

Non, je préfère partir. La suite ne me réjouit guère, elle est trop attendue, vulgaire.

RAOUL :

Reste près de moi, les couloirs ne sont pas sûrs. Sans le médecin, l'apothicaire n'est qu'un sorcier dont on se méfie. Et en plus tu n'es pas catholique.

MARIE :

Mes boucles d'oreilles.

ANDREW :

Je crains que vous n'ayez pas le droit de mettre les boucles d'oreilles, Madame.

MARIE :

Mes boucles d'oreilles...

ANDREW :

Madame, c'est la loi, elles pourraient gêner le travail du bourreau.

GERVAIS :

D'ailleurs votre collier aussi...

MARIE :

J'ai dit mes boucles d'oreilles !!!

BOURREAU :

Tout est prêt. Je ne voudrais pas m'engourdir.

(*A Gervais qui à chaque fois que l'occasion s'est présentée a noué une complicité avec l'apprenti*) Laissez mon apprenti se concentrer sur son travail.

RAOUL :

Madame ne peut plus se déplacer, Excellence. Elle est très faible. Nous l'avons préparée ici...

DOYEN :

Enlevez-moi ça tout de suite.

MARIE :

Mes chiens me tiennent compagnie, Doyen.

DOYEN :

Fini les caprices, Madame. On ne joue plus. Après tout, laissez ces chiens ! Des créatures empaillées comme seule escorte pour l'exécution d'une criminelle papiste, ce n'est pas si mal. Mais je ne veux plus voir le cadavre. Que penseraient de nous mes invités de Londres ! Sortez-moi ça tout de suite.

RAOUL : (*sur le corps de Symmons*)

Malédiction, Symmons ! Que lui est-il arrivé ? Symmons !

GERVAIS :

Terminé les petits mélanges !

DOYEN : (*Au Bourreau*)

Toi tu es ...

BOUREAU :

Jack Bull Excellence, premier bourreau de Londres et voici mon apprenti....

DOYEN :

Très bien. Il est crucial qu'il ne reste plus aucune trace de cette femme... après. Tu m'as bien compris ?

RAOUL :

Un bon apothicaire. Un homme bon. Qui a osé ?

BOURREAU :

Je comprends excellence.

JANE :

Un païen

DOYEN :

Veille à brûler tout ce qui restera. Tout ce qui sera taché de son sang. Il ne doit rien rester. Rien qui pourrait

ANDREW :

Qui parlait avec le diable. Où est la bague ?

ANNE :
Gervais il l'a volée.

Andrew :
Tu vas me le payer.

RAOUL :
Didier, aide-moi à transporter ce malheureux.

DOYEN :
J'ai fait dresser un bûcher dans l'arrière-cour. Ah, et la tête dans un sac hermétique ! Elle sera recousue plus tard par nos chirurgiens. Ordre de notre Reine.

DIDIER :
Vous avez entendu Madame ?

DOYEN :
Ces boîtes sont effrayantes.

DIDIER :
Votre tête sera recousue. Je vous l'avais dit Ma Reine.

MARIE :
Oui.

RAOUL :
Didier aide-moi !

MARIE :
Non, reste près de moi. Pose-moi une question.

DIDIER :
Une question...

MARIE :
Simple, sans détour, sans malice, une question. La Reine n'est pas tenue d'y

rappeler à ses partisans cette traîtresse et sa foi. Nous ne voulons aucune relique.
(aux autres) Taisez-vous.
(au bourreau) Tu m'as bien compris ?

BOURREAU :
Oui, excellence. Pas de sang catholique nulle part.

répondre, mais Marie le souhaite.

DIDIER :

Comment vous sentez-vous Madame ?

MARIE :

Bien, je crois.

DOYEN :

Maître Jack Bull, une chose encore, la hâche, je la veux pour moi.

BOURREAU :

Je suis confus Excellence. Elle a été réservée et... payée...

DOYEN :

Domage. Domage. Dieu le décide ainsi. *(Au bourreau)* Je compte sur toi pour qu'il n'y ait aucun retard. Ces Messieurs de Londres ont de multiples obligations, tu t'en doutes. Ils repartiront sitôt l'exécution terminée.

MARIE :

Lord Kent ?

DOYEN :

Il a eu du mal à se libérer, mais il sera là. Sa majesté la Reine Elisabeth aurait aimé venir aussi, mais elle a été retenue au tout dernier moment. Vous savez ce que c'est...

MARIE :

Je la plains de tout mon cœur.

ANNE : *(A Andrew menacé par Gervais)*

Attention le couteau !

DOYEN :

Bande de moins que rien ! Barbares, cessez de vous agiter. J'ai bien envie de vous faire tous rôtir sur le bûcher. Si vous voulez vous entretuer, patientez jusqu'à demain. Les Papistes sont des chiens enragés. Je rêverais de les faire empailler, *(désignant les chiens)* comme ceux-là. Médecin, tout est en ordre ?

RAOUL :

Tout est en ordre Excellence.

DOYEN :

Oh, l'ourlet, l'ourlet de la robe. Je ne veux pas qu'elle trébuche.

ANNE :

Oui Excellence.

DOYEN :

Votre fin approche. L'apothéose de votre existence honteuse Madame. Etes-vous prête à affronter le regard de Dieu ?

MARIE :

Depuis des mois mon ami, des années.

DOYEN :

La robe, la robe n'est pas prête.

MARIE :

Vous parlez de mes robes, je parlais de mon âme.

DOYEN : (*A Marie*)

Pécheresse ! (*A Didier*) Et tout ce qui traîne, au feu ! Ah ! Je crois que les invités arrivent.

MARIE :

Peu m'importe ce sont les vôtres, pas les miens.

BOURREAU : (*A son apprenti*)

Qu'est-ce que tu caches ? Ouvre ta main.

(*A Gervais*) Qu'est-ce que tu lui as donné ? C'est quoi cette bague ?

(*A son apprenti*) C'est toi qui as tué ? C'est ça ? C'est ça ? Tu es un moins que rien ! Un assassin ne peut pas faire un bon bourreau.

LE DOYEN :

Maître Jack Bull, c'est l'heure !

BOURREAU : (*à son apprenti*)

Mets la cagoule. Crapule, tu fais honte à la profession.

MARIE :

Je suis fatiguée. C'est étrange, je suis fatiguée. Est-on toujours fatigué dans un moment pareil ?

RAOUL :

Je ne sais pas Madame. On ne sait pas grand-chose sur ce moment -là.

MARIE :

Je suis tellement fatiguée.

JANE :

Ne baillez pas. Ca fait des rides. La poudre s'écaille.

MARIE :

Peut-être s'épuise-t-on à penser à la mort.

DOYEN :

En place ! Tout le monde en place !

RAOUL :

Puis-je permettre de vous rappeler qu'en remerciement de toutes ces années heureuses passées ensemble, vous m'avez parlé d'un anneau d'or que vous...Je n'ai pas de souvenir de vous.

DOYEN :

En place ! Musique ! J'ai dit musique ! (*A Andrew*) J'ai intercepté quelques lettres, tu as une belle écriture.

ANDREW :

Merci Excellence. Et je parle plusieurs langues.

DOYEN :

Tu sais déjà au service de qui tu vas entrer ?

ANDREW :

Le comte Morton m'a dit de lui faire signe quand la Reine sera morte.

DOYEN :

Il a été assassiné, il y a cinq jours. Sa tête est plantée à l'entrée de la ville d'Edimbourg.

ANDREW :
Alors, je suis disponible.

DOYEN :
Mais Catholique.

ANDREW :
Seulement pour une heure si vous le désirez Excellence.

DOYEN :
Alors à tout à l'heure mon petit.

ANDREW :
Oui Excellence. (*A Anne*) Bientôt nous serons libres.

ANNE :
Et riches ? C'est ça ?

MARIE :
De là-haut, on me regarde déjà.

RAOUL :
L'anneau d'or majesté.

MARIE :
Je marche vers la mort, joyeuse, droite, sans peur.

DOYEN :
Certains ont avancé que vous n'étiez qu'une putain... Dieu me pardonne...qui ne mérite que de brûler en enfer.

RAOUL :
Excellence. A quoi bon ces paroles ?

MARIE :
Doyen, qui est ce pauvre prêtre qu'on a pendu ?

DOYEN :
Ce sont mes soldats qui ont tué cet homme. Je ne sais pas qui c'est. Ils ont fait du zèle.

MARIE :
Mon crucifix. Je veux le tenir dans mes mains.

JANE :
Votre secrétaire Madame a caché depuis longtemps votre rédempteur dans sa poche.

ANDREW :
Je l'avais mis en lieu sûr. Tous ces hérétiques lorgnaient dessus.

MARIE :
Sauf toi naturellement.

ANDREW :
Je lui ai adressé des prières pour votre salut.

MARIE :
Raoul. Ma main n'est pas encore morte. Prends l'anneau.

RAOUL :
Merci pour cet anneau d'or majesté...

MARIE :
Prenez, prenez tout. Didier.

DIDIER : (*refusant les boucles d'oreilles que Marie lui tend*)
Je vous aime.

MARIE :
Je n'ai plus besoin de rien. (*Jane prend les boucles d'oreilles de sa propre initiative*) Maintenant à genoux, tous. Et prions.

KENT : (*entrant*)
Bonjour, bonjour ! Bien le bonjour, bonjour mes amis. Quelle matinée glaciale ! Un temps idéal pour la chasse. La faim fait sortir le gibier de sa tanière et...Pan ! Mes respects Excellence.

DOYEN :
Mes respects Lord Kent. Comment se porte sa Majesté ?

KENT :

Elle ne se porte pas, elle gouverne. (*A tous*) Vous n'êtes sûrement pas fâché de quitter bientôt ces lieux sinistres. Le cimetière des chiens chiens à sa maitresse... Ravissant ! Maître Jack Bull, toujours bon pied, bon œil !

BOURREAU :

Dernière mission mon Lord.

KENT :

Tu plaisantes, un vrai jeune homme ! Quand nous sommes-nous vus la dernière fois ? Pour qui était-ce ?

BOURREAU :

Le comte Essex mon Lord, le mois dernier.

KENT :

C'est juste. Un coup splendide Jack. Félicitations. Jack, la hâche ?

BOURREAU :

Chose promise, chose due mon Lord.

KENT :

Je saurai m'en souvenir. Ce n'est pas conforme au règlement que la condamnée soit présente à l'avance sur le lieu de son exécution.

RAOUL :

Circonstances particulières mon Lord. Elle est presque paralysée. Il aurait fallu la porter.

KENT :

C'est bon. Nous ne dirons rien à sa Majesté. Même si d'autres s'en chargeront sûrement. Préparez vos explications, sa Majesté est de mauvaise humeur ces temps-ci : Le Comte de Leicester s'est embarqué pour la France. Madame, je suis ravi de vous voir dans de bonnes dispositions. Et calme. (*Marie ne répond pas*) Madame, nous nous sommes rencontrés aux bains de Buxton, nous avons eu une conversation animée, à quel sujet déjà ?...

MARIE :

Lord Kent si vous n'avez rien d'autre à ajouter de plus important, je vous propose de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. Je dialogue avec ma propre mort.

KENT :

Je crains qu'elle n'ait le dernier mot.

MARIE :

De l'esprit ? Notre époque en manque cruellement.

KENT :

Ravi de vous être agréable.

MARIE :

Portez à La Reine mon salut fraternel. Dieu lui accorde de régner dans la paix et la prospérité. Dites lui que je renonce à mes droits sur ce royaume, toutes les grandeurs me semblent dérisoires. Elisabeth n'est pas coupable. Un démon a grandi pour infiltrer la haine dans nos cœurs.

KENT :

C'est parfait. Est-ce tout Madame ?

MARIE :

C'est tout, Monsieur.

KENT :

Parfait, parfait. *(Aux invités qui arrivent par la salle)* Approchez Mesdames et Messieurs. Prenez place. Je vous en prie.

(Le bourreau est en position d'attente, tranchant de la hache en bas.)

DOYEN : *(Qui s'était assoupi)*

C'est l'heure. C'est l'heure !

ANNE :

Adieu, Madame.

TOUS :

Adieu, Madame.

KENT : *(A la salle)*

Approchez. Approchez. Mesdames, Lords, par ma voix sa majesté vous adresse le bonjour et vous assure de sa bienveillante protection.

MARIE :

Adieu Doyen. Ne faites pas cette tête, on dirait que c'est la vôtre qui s'apprête à tomber.

DOYEN :

Madame, ce n'est pas le moment de plaisanter.

MARIE :

Ca n'a jamais été le moment avec vous.

DOYEN :

Madame pour la dernière fois êtes-vous prête à abjurer votre foi ?

KENT :

Doyen, c'est à vous. Soyez bref, je vous en prie.

DOYEN : (*A la salle*)

Mes amis, mes frères et soeurs dans le Christ, je ne m'adresse pas à vous les Catholiques, notre Seigneur considère avec une infinie bienveillance la mort de cette sorcière...

MARIE :

Christ pardonne leur. Moi, je leur ai déjà pardonné.

DOYEN :

...Partout le chant des oiseaux s'élève dans le ciel, le soleil pointe...Et nous promet une journée d'exception...

MARIE :

Marie, mère de Dieu pardonne leur.

DOYEN :

Bientôt la tête de la papiste roulera sur le sol et nous serons délivrés.

MARIE :

Seigneur ! Seigneur, tu m'appelles.

DOYEN :

Madame, c'est à moi de parler.

MARIE :

Je t'appartiens Seigneur, dans l'éternité.

DOYEN :

Chantons ! Nous allons chanter en chœur notre confiance en la justice divine.

Chantons : « Dieu est grand »

KENT :

Excellence, nous devons malheureusement nous passer du chant. Je dois retourner au plus vite rendre compte à sa Majesté la reine Elisabeth. Reprenez votre discours.

DOYEN :

Oui...Créature sans Dieu, honte de la chrétienté, serpent pervers, je t'exhorte à renier ta vie débordante de pêchés, à abjurer ta croyance hérétique, à ouvrir tes yeux aveugles. Lèpre de la terre, putain de Babylone, garce, ta mort servira d'exemple, Dieu le veut ainsi.

MARIE :

Ces gens ne sont pas venus pour vous écouter mais pour me voir mourir.

DOYEN :

Dieu qui étend son royaume
sur la terre pour punir les
créatures de ton genre. Tu ne
renaîtras pas tel le phénix de
ses cendres pour siéger près de
Dieu. Tu peux me croire. Dieu
tout puissant, faites-la taire.
Amen ! Amen !

MARIE :

...Pas de pécheresse en larme,
qu'il faut tirer par les cheveux
vers le billot. Non, je suis
portée par la vraie foi. Dieu me
porte et les anges me soulèvent.
Mon salut repose entre tes
mains mon Dieu. Les murs
disparaissent. En ma fin est
mon commencement. Merci !
Merci seigneur !...Ainsi soit-il.

MARIE :

Les voix ! Je vous entends ! J'entends votre appel. Enfin.

(Le bourreau lève sa hâche. Les voix montent jusqu'au paroxysme. Marie est agenouillée, tête sur le billot, les bras étendus.)

NOIR